

Paraboliques

Vincent Paul Toccoli

PARABOLIQUES

Petites histoires édifiantes

Embrasure / Factuel

PARABOLIQUES

Sommaire

Présentation

Mammon

1. Transfert
2. D'une moquette à Matthieu
3. L'espèce trébuchante
4. Le coup au cœur

Sources

5. Les lieux de la Présence
6. Des Météores à Delphes
7. Le Parthénon
8. La fuite

Dead Zone

9. Pile & face
10. Tabula rasa
11. A tue-tête
12. De commencement en commencement

PRESENTATION

Juillet 2008, Nice. Je suis en transit. Et il fait chaud : le concessionnaire Toshiba ne trouve pas la pièce de rechange pour réparer ma clim !

Une incroyable et lamentable affaire parano épiscopale m'oblige à partir vers d'autres horizons, d'autres aventures : une autre mission. Épiloguer sur les causes des évènements sera l'affaire des historiens ! Pour ma part, je me trouve libéré / délivré malgré moi, - et donc *miraculeusement* - d'une implantation et de gens qui, victimes *du Principe de Peter*, devenaient de plus en plus des obstacles à mes entreprises pastorales : c'est ce que j'appelle *la grâce de l'inattendu* (cette même grâce qui a poussé Marie à demander à Jésus de s'intéresser à la cave épuisée des nouveaux mariés de Cana : vous vous rappelez ? Après un moment de surprise, *Mais enfin de quoi j'me mêle ?* le fils de Marie déclenche une cascade d'évènements, qui au-delà de la transformation de l'eau en vin, inaugure, selon Jean, la vie publique de l'Homme de Nazareth !).

Quand on déménage, il faut trier ! Que garde-t-on ? Qu'abandonne-t-on ?

En 6 ans, - depuis mon retour de Chine - outre des livres, j'ai découvert que j'avais accumulé plus d'un mètre (en altitude) de notes, dossiers et manuscrits divers. Et voilà que je tombe, - oh grâce bienheureuse ! - sur une centaine de feuillets, mal typographiés pour certains, remontant à cet âge sans PC qui a rejoint l'ère glaciaire dans notre cortex cérébral : le temps de la machine à écrire, avec papier carbone pour les doubles... Proprement rangés et dûment paginés, ces feuillets s'étendent de 1979 à nos jours (27 ans d'âge), et ont accompagné depuis longtemps mes tentatives d'écrire de petites paraboles modernes, des sortes de midrash, - à mi-chemin entre la nouvelle (trop longue) et la fable (trop courte) - et qui, rapportant des épisodes ordinaires et a priori sans relief de la/ma vie quotidienne, offriraient à un deuxième regard, ce *yo no sé qué* de la Grande Thérèse, et qui faisait minauder à Bélise dans *Les Femmes Savantes* :

Et je sais sous ces mots ce qu'il faut que j'entende !

Et j'ai ainsi relu ces derniers jours de solides petites histoires, dont le charme non désuet m'a poussé à les reprendre, et à les prolonger par d'autres textes d'une veine analogue, rédigés tous en diverses circonstances et spontanément entre villas, bateaux, îles, aéroports, France, Italie, Allemagne, Grèce... pour ceux que j'ai retenus ici.

Certains s'en sont allés par couples (l'étourderie d'Harald et la Bavière : *Tabula rasa et A tue-tête*), d'autres par thèmes (l'argent au gagne-petit quotidien : *D'une moquette à Matthieu, L'espèce trébuchante, Le coup au cœur, Pile & Face*), le dépaysement (évoqueries et diary en Grèce : *Les Lieux de la Présence, Des Météores à Delphes, Le Parthénon, La Fuite*) ; et puis je m'aperçus, en relisant le sommaire en construction, que le premier (*Transfert*) écrit le dernier *il y a quelques jours* avait, à mon insu, choisi son écho avec le dernier (*De commencement en commencement*) écrit le premier : entre la mort dionysiaque et la mort chrétienne.

L'ouvrage se veut modeste : on peut s'y attarder le temps d'une courte méditation, 5 à 10 minutes, tout au plus ! Mais surtout, chaque historiette vous renverra à des épisodes de votre propre existence qui vous ont apparu insignifiants (un *trivial* évènement), et qui, si vous

prenez la peine de vous y pencher quelques secondes, vous révéleront combien *tout est important, sinon rien n'est important*, selon cet Augustin de l'existentialisme, qu'est Albert Camus, -originaires tous deux du même rivage du *Mare Nostrum* !

Les Éditions de la Société des Écrivains viennent de publier un recueil de mes nouvelles *L'Orphelin du Soleil* : entre nouvelle et paraboliques, je vous souhaite d'éprouver ce que Sainte Beuve disait de La Fontaine :

C'est avoir profité que d'avoir su s'y plaire !

Cannes, Loft d'Alsace, 1^{er} Septembre 2006

MAMMON

1

Transfert...

Les images...Les images qui bougent, les images électriques, disent les Chinois ! J'adore le cinéma. J'ai le sentiment d'y voir mieux .Non pas que le réel soit obscur : il se dérobe plutôt, en occupant le champ entier de la conscience. La caméra, elle, en sélectionnant, confère au plan choisi, toute l'intensité recueillie du reste qu'elle n'a pas retenu. C'est alors l'œil qui commande, un œil rempli à ras bord d'une totalité bien définie dont les limites conditionnent, et paradoxalement, l'immensité. Le Festival du Fim de Cannes est ainsi devenu mon pèlerinage annuel à la Mecque de images. Le mois de mai n'aurait pas tant d'attrait s'il ne signifiait pas pour moi, et pendant 10 jours, un midi-minuit de pellicule internationale. Ah j'aime ces moissons d'images ! En un Festival j'en ingurgite un milliard à la suite, j'engrange, je stocke, j'accumule : boulimie de formes et de couleurs, de visages et de paysages, dont la nuit – courte ces semaines-là, - en poursuit la mise en scène et le montage en variations puisées dans l'inconscient de mes rêves. Ah ces nuits cannoises...

Ce samedi matin, je devais accompagner le corps d'une cousine depuis la chapelle ardente d'un cimetière de campagne jusqu'au caveau familial de la nécropole municipale. Une lamentable histoire de suicide, dont la nouvelle m'avait agressé neuf mois plus tôt, par un coup de fil nocturne, chez des amis à Munich, alors que je me préparais à partir le lendemain pour Budapest.

On avait découvert Jeanne dans la salle des archives de la firme où elle travaillait, prostrée, entourée de fioles vides, dont elle avait, dans un geste de désespoir, avalé les contenus. Elle n'aurait pu supporter plus longtemps la froideur de son mari, qui, pour elle, représentait tout ! Elle n'avait vécu jusqu'ici que pour lui et à travers lui, et elle n'aura vu aucune raison de continuer sans lui... Avant de partir vers sa vérité, elle avait dressé la table et préparé le repas pour lui et leurs enfants, comme ces héroïnes des collines de Delphes et des plaines d'Olympie qui sortent de la vie comme on met un point d'orgue à une tragédie.

Je n'avais pu me rendre à l'inhumation : vingt sessionnistes m'attendaient sur le lac Balaton pour un training. Et pour un voyage éclair Munich-Nice-Budapest, même par la voie des airs, je ne me sentais pas...À la rentrée, j'avais organisé un service qui réunit toute la famille présente à Nice. J'avais essayé de retracer dans l'homélie le souvenir de la fraîche disparue : et ce, avec d'autant plus d'émotion qu'elle avait été une amie d'enfance, et que, dit-on, la rumeur familiale me l'avait – dans ses calculs entremetteurs, - plus au moins « attribuée ». Allez expliquer la mort ! Allez rendre compte du suicide ! Allez dire pourquoi on décide un jour de mourir... d'amour !

En me levant ce samedi de mai, c'est surtout à la pluie que je pensais de suite. Il pleuvait comme il sait pleuvoir à Nice : un déluge d'énormes gouttes, en lignes bien distinctes et lourdement efficaces, dans une orchestration régulière de flaques éclaboussées. Ma garde-robe ne contient rien contre la pluie, sinon une vieille gabardine jaunâtre, empruntée un jour à mon père, et jamais rendue, - héritée elle-même je crois d'un oncle défunt ! Je ne possède qu'une seule paire de souliers, bas, que je change tous les deux ans : la gabardine fut introuvable ! Oubliée quelque part ! Je tombai en revanche sur un parapluie de fortune juste au

moment où la voiture qui devait me prendre klaxonna dans la rue. L'escalier abrupt qui mène du petit jardin des Iris à la chaussée vomissait de gros bouillons brunâtres : dès la seconde marche, mes pieds trempaient déjà dans une gargouillante préparation, et dans la voiture, l'eau et la boue déjà embarquées par les autres voyageurs, m'enlevèrent toute mauvaise conscience !

Le voyage jusqu'à la chapelle ardente se fit en silence. Ma tante pleurait doucement tout en triturant un chapelet. Son fils, l'œil perdu, s'évertuait à chasser la buée du pare-brise ? Moi, derrière, calé entre une nièce recroquevillée et une grosse dame qu'on oublia de me présenter, je pensais à cette cousine, et... à mes pieds qui commençaient à refroidir...

L'ordonnateur attendait à un tournant, stoïque dans le déluge, tête nue, cheveu dégoulinant : ses acolytes avaient cherché refuge sous l'auvent improbable des monuments funéraires. Seul le garde champêtre s'était caparaçonné d'une toile cirée jaune, éclat de lumière pâle dans la tourmente grise.

Les officiers grimpèrent alors dans le fourgon qui transportait Jeanne, et nous les suivîmes jusqu'au carré du caveau. Déjà ce qui restait disponible de famille et d'alliés s'était recroquevillé tant bien que mal, sous la gifle drue et glacée des rafales de cet orage de saison. Le caveau béait de patience résignée, j'imaginai les pieds de chacun se rétractant dans les chaussettes et les semelles détremées, et Jeanne qui attendait qu'on conclût son sort... D'un éclair je vis la lumière droite de Tipasa gicler sur la lame de Meursault : c'est avec cet éblouissement dans l'œil que je débarquai de la voiture, me saisis machinalement de mon aube et de mon étole froissées et déjà lourdes de pluie au moment des les enfileur, collant à mon jean et à mon polo. Ma tante, la mère de Jeanne, s'extirpa de son côté, le chapeau noir de guingois, la jupe coincée sur la cuisse, le soulier déjà trempé, mais le visage... Quel visage ! Le visage des tragédies olympiques : le visage de Médée quand elle se saisit de ses enfants, le masque d'Antigone quand elle tient tête à Créon, la face de Phèdre quand elle craint pour Thésée: tout le monde était saisi ! Je m'éloignai quelque peu de la tante Louise, pour lui laisser le champ libre, car sur la scène, le protagoniste doit avoir pleine liberté d'espace pour exprimer ce que tous les spectateurs attendent : ils sont d'ailleurs venus pour ce morceau de bravoure et l'actrice sait que chacun retient son souffle, et qu'en cet instant le monde est à elle...

On dévoitura le cercueil que l'on plaça près du trou sur de frêles étais qui s'enfoncèrent dangereusement dans le sol meuble détremé. Alors Louise sortit de dessous son manteau de pluie un petit vase en forme d'amphore à large encolure. Et s'adressant d'une voix - qui modula du cri au hurlement parfois - à la face du monde que nous représentions sur la toile grisâtre du ciel insensible, elle renoua avec le deuil sonore de la Grande Grèce, celle qui de la côte anatolienne à la thyrénienne n'a jamais cessé de résonner dans le cœur des napolitains et des syracusains que nous sommes...

Ah, soleil, tu te caches et toi, ciel tu as honte ! Dieu m'enlève ma fille unique avant l'heure, ma propre chair, mon enfant que neuf mois j'ai porté dans mon ventre ! La voilà qui s'en va avant moi dans la terre ! C'est moi qui dois être à sa place dans ce bois qui va descendre au tombeau ! Ah ! Je veux mourir, je veux prendre sa place, c'est moi qui dois partir la première...

Chacun sanglotait ! Et pendant que la pluie redoublait, Louise ouvrit l'amphore, et, la penchant dans sa main ouverte, elle nous en aspergeait, ainsi que les tombeaux d'alentour, elle

en jetait aussi vers le ciel bouché et les élégants cyprès toscans souples sous la bourrasque. Ses trois fils, inutiles et subjugués, contemplaient leur mère, sans savoir qu'ils assistaient au rite trois fois millénaire, inauguré sur une terre et chez un peuple dont naîtra cette mer partagée qui est la nôtre. Louise qui n'est jamais allée à l'école et ignore tout d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle, Louise réinventait le grand deuil hellénique...

Maintenant, elle s'était figée, debout dans la vent mouillé, tel un épouvantail frappé par la foudre : immobile, dépenaillée, lamentable. Je m'approchai d'elle à pas mesurés, lui passai mon bras autour des épaules un instant, puis remis en ordre délicatement et autant que je le pus, son dérisoire imperméable. Alors, lui donnant le bras, je la guidai vers la fosse.

Tante Louise, je peux commencer ?

Oui, mon fils, murmura-t-elle ! Mais ne sois pas trop long : je suis épuisée!

Je comprends !

Je simplifiai la cérémonie à l'extrême, sans l'expédier pourtant, dans le silence coupé de pleurs et de gémissements de l'assistance. Louise n'était plus là, droite comme ces cyprès qu'elle ondoyait de parfum un instant plus tôt. Elle était devenue pluie, terre, ciel et arbre ! Elle s'était fondue d'un coup dans l'environnement de ce printemps décidément pourri.

*Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève chaque jour !*

Elle ne voulut pas de condoléances, elle me demanda de la reconduire à la voiture : apeurées, la grosse dame et la nièce de l'aller avaient trouvé place dans un autre voiture ! Son fils s'empressa d'ouvrir et de retenir la portière. Je m'engouffrai après elle, et pris place avec elle à l'arrière.

Jackie, remonte et passe par en haut...

Mais, m'an !

Fais ce qu'elle te dit : ta mère a une idée derrière la tête !... N'est-ce pas ma tante ?

Elle sourit tristement en me regardant, hochant la tête affirmativement !

Nous roulâmes quelques minutes vers le sommet de la colline des morts !

Arrête-toi !

Puis, après quelque temps de paisible silence :

Retournons à la tombe !

Jackie s'exécutait, pensant que sa mère était devenue folle ! Je lui tapai sur l'épaule pour le rassurer !... Tout le monde avait fui la pluie, le vent et le froid. Seuls les fossoyeurs terminaient de fermer la fosse. Louise demanda qu'on la laissât seule : je descendis l'aider, elle me remercia, mais d'une main ferme armée d'un sourire, m'ordonna de ne pas la suivre, moi non plus.

Et pendant qu'elle arpentait lourdement le chemin dévasté qui menait au caveau, une déchirure de lumière libéra le ciel, et un soleil dur et sec illumina pour elle le territoire des morts.

Elle leva les yeux vers ce signe d'en haut, puis regarda dans ma direction : elle souriait !

Nice, Villa Pauline, 24 juillet 2006

2

D'UNE MOQUETTE A MATTHIEU

Il y a quelques semaines, je me suis aperçu que dans la salle de catéchèse où je travaille habituellement, mais que je partage avec d'autres, la moquette avait été déchirée en deux endroits sur un des côtés et ce, apparemment de façon délibérée! Un jeune avait dû probablement s'ennuyer, et certainement sans penser à mal, s'était mis à tirer un, puis deux puis trois fils de la trame, et se heurtant à une résistance, il avait du forcer, puis finalement le bord de la moquette avait cédé sur plus de quinze centimètres. Ce jeune, -ou un autre,- s'était amusé ensuite à reproduire le même exercice un peu plus loin. Un œil distrait ne s'en serait, - et ne s'en était !- pas aperçu. Moi, si! Pourquoi ?

Parce que j'avais personnellement économisé sou après sou, pendant toute une année, pour doter de moquettes acquises en promotion,- et après marchandage serré - dans un grand magasin de la ville. Je me souviens encore du sourire de satisfaction de notre équipe, quand, la veille de la rentrée, nous avions contemplé, répandus au soleil de septembre, nos tatamis catéchétiques !

Et ce matin-là, je vis qu'«on» - ah si je savais qui c'est !- je vis que l'"on" en avait déchiré un ! Oh ! je n'ai pas fait d'enquête! Je n'ai pas filé les différents groupes ni les différents animateurs qui se succèdent toute la semaine dans cette salle! Je ne me suis pas désolé sur la grande misère pédagogique des uns ni sur la vile ingratitude des autres ! Non !

Ce qui m'a préoccupé, - et j'ai le sentiment que cela me préoccupe encore ce matin, au moment où je rédige ces lignes depuis les hauteurs légèrement venteuses d'un Nice vaporeux, -ce que je n'ai pas digéré encore tout à fait, ce sont les 100 € que m'a coûté cette moquette promotionnelle ! Cela pourrait paraître mesquin, mais ce serait une erreur de n'y voir que de la mesquinerie! Il faut chercher plus loin, car, depuis, je ne sais combien de 100 € me sont passés entre les mains, pour être investis, - bien souvent à fonds perdus ! — dans des entreprises au succès bien plus douteux !

J'avis été touché, atteint, concerné, attaqué, blessé et finalement meurtri personnellement dans cette affaire. C'était moins la catéchèse et son budget qui étaient en jeu, mais moi-même qui avais, aussi patiemment que la fourmi de La Fontaine et aussi industrieusement que la Marthe de Béthanie, engrangé suffisamment pour... pour quoi, au fond ?

Plus j'y réfléchis, plus je découvrirai combien l'argent, — ce qu'il représente et ce qui le représente, -peut prendre de valeur, à notre insu...

On me dit généreux, large et peu regardant! On dit même qu'il me suffit de peu. Il est vrai que la plupart de mes services sont gratuits et mes interventions bénévoles. Il est vrai aussi que j'exige peu pour moi.

Cet argent était devenu un peu moi-même et, en l'entamant, c'est moi qu'on entamait. D'autres diront que je fais un transfert ou une projection ; certains soutiendront qu'il s'agit d'un simple problème d'identification ou de déplacement symbolique. Et tout cela doit bien contenir sa part de vérité.

En fait, je pense m'être surpris à y tenir sans le savoir, à en être dépendant à mon corps défendant, et vouloir le garder en prétendant y renoncer.

Je découvre, dans un étonnement assez terrible, qu'on peut s'abuser avec les meilleurs sentiments du monde, et qu'entre ce qu'on croit faire et la réalité..... eh bien..... voilà..... comme on se trompe t

Et de la Genèse aux Actes des Apôtres, je me suis mis à méditer sur la figure innombrable de Mammon.

J'ai relu les tours que Joseph joua à ses frères en Egypte, en faisant redéposer dans leurs sacs l'argent du grain que leur Père Jacob les avait envoyé acheter (1). J'ai médité à nouveau sur les conseils prodigués par les Psaumes (2), les Proverbes (3), l'Ecclésiaste (4) et le Siracide (5). J'ai loué avec Isaïe la gratuité du salut qui nous est offert (6) et maudit avec Amos (7) et Michée (8), la vénalité des Prophètes eux-mêmes, dont l'écho retentit jusque dans la primitive église avec Simon le Magicien, qui voulait acheter le pouvoir de l'Esprit (9) •

Mais c'est mon pèlerinage sur les routes des synoptiques qui m'ouvrit l'intelligence aux embrouillamini de ce mystère fertile en échappatoires toujours recommencées, Matthieu, Marc et Luc sont très perspicaces.

Par expérience, sans doute. Comprenez-moi bien. Je parle de cette expérience, fruit des luttes de l'existence, celle que l'on acquiert en dehors des livres et des discours, en revenant sans cesse sur sa vie, patiemment, comme la vague qui roule pendant des siècles, avant de les arrondir pour notre plaisir, les galets de nos ricochets.

Voilà les 12, autour d'un Jésus qui va mettre en scène un véritable psychodrame improvisé, sur la rive du Jourdain, où, l'instant d'avant, il prenait dans ses bras de charpentier les enfants qu'on lui tend (10)

A quelques variantes près, non significatives pour notre propos, sauf une ! - Matthieu, Marc et Luc ne font que rapporter un épisode dont le déroulement a dû être si net, vrai et frappant que la tradition orale n'a pu, entre les années 30 et 60, en oublier aucune péripétie.

Jésus décide de se rendre en Judée, et quitte la Galilée en suivant le Jourdain. Après quelques discussions, - stériles comme d'habitude, Jésus n'aime pas les discussions, il préfère agir et raconter des histoires, — les femmes, enthousiastes et émues, lui tendent leurs enfants que les Douze veulent rabrouer. Jésus aime les enfants et il se laisse « grimper dessus ». Il les soulève, les embrasse, les caresse et les rend à leur mère, sans manquer d'indiquer au passage, - ah! qu'il est malin ! - que seuls les enfants sont aptes à tout recevoir parce qu'ils ne demandent rien!

C'est sur ces entrefaites qu'un "grand enfant" lui court après, alors qu'il se met en route vers Jérusalem.

Vous connaissez tous l'histoire du Jeune Homme riche!

Que dois-je faire pour être heureux...

Tu as les commandements.....

Oui, tout ça, je connais.....

Et puis soudain, la mise à l'épreuve, la mise à la question, The question ! Marc ajoute même que Jésus se prit à aimer le jeune !

Une seule chose.... Laisse-tout... Suis-moi !

Et voilà que tout s'écroule! Et voilà que c'est à la fois trop simple et trop.... comment il faut dire.... trop..., beaucoup trop en tout cas! Bref, un peu exagéré ! Et Jésus le voit s'éloigner, tout triste, rapportent nos trois témoins. Triste. Il n'y a rien de plus terrible qu'un jeune homme triste !

D'ailleurs les Douze restent bouche bée devant la démonstration. J'entends encore le silence qui a suivi avant que Jésus, - comme en lui-même (en pensant à Nazareth, à sa famille, à son échoppe) - avant que Jésus ne confie aux Douze (« Mes enfants », rapporte Marc) un scepticisme, qui leur fait prendre subitement conscience de leur situation.

(1) Gn 42 - 44. (2) Ps 15,5. (3) Pr 8,10. (4) Qo 5,9. (5) Si 29,13 ; 31,6. (6) Is 45,13-14 ; 52,3. (7) Am 2,6. (8) Mi 3,11. (9) Ac 8,18-20. (10) Mt 19,13-30! Mc 10,13-31! Lc 18,15-30.

C'est à ce moment-la que moi aussi, j'ai pensé à ma moquette, à mes 100 € et à ma découverte de la déchirure !

Et bien, nous - et moi aussi - nous avons tout quitté et nous t'avons suivi
rapportent nos trois aînés dans la foi.

Et Matthieu - car c'est Matthieu qui a parlé pour moi, ce matin-la sur les bord du Jourdain - Mathieu donc ajoute,- sans le savoir bien sûr, puisqu'il est inspiré, sans le vouloir plutôt - Matthieu ajoute - et comme j'aime qu'il l'ajoute, parce qu'il se surprend lui aussi en flagrant délit de non-détachement

et de non-renoncement - Matthieu ajoute donc le seul des trois :

QUELLE SERA NOTRE PART ,

Matthieu — et moi avec lui — nous avons certes tout quitté, mais nous voulons notre, part. Voilà ! Nous disons que nous avons tout quitté, et nous n'avons rien quitté du tout. Parce qu'on n'a rien quitté tant qu'on attend encore quelque chose. Et surtout quand on le dit, qu'on attend encore quelque chose et Matthieu et moi avons tout quitté mais.....

Vous voyez qu'il ne s'agit ni de salle de Catéchèse, ni de moquette ni de 100 € : il s'agit de on cœur qui n'est plus ou qui n'est pas encore re—devenu un cœur d'enfant. L'enfant n'a rien et c'est pourquoi il reçoit tout. Mais dès qu'il sait qu'il a quelque chose, et qu'il se surprend à dire que c'est à lui, alors il n'est plus un enfant !

Ce cher Matthieu ! J'aime à me l'imaginer se relisant sur une terrasse de Jérusalem, de Damas, d'Antioche ou encore d'Ephèse. Je souris, - avec une chrétienne complicité,-à l'idée qu'il s'est surpris lui aussi, - grâce à cette phrase écrite avec tant d'Esprit, - à n'avoir pas tout à fait renoncé à son bureau de douane de Capernaum, le jour où Jésus, sortant de chez la belle-mère de Simon, l'avait appelé, et que, s'étant levé, il l'avait suivi.

Ah ! comme rien n'est simple !

Le problème avec l'argent, au fond, ce n'est pas de ne pas en avoir, de ne pas en avoir assez, ou de n'en avoir plus! Le problème, au fond, c'est de savoir qu'on en a plus, qu'on n'en a pas assez, ou qu'on n'en a pas du tout : de le savoir et de ne pas pouvoir oublier qu'on le sait.

Le problème avec l'argent, au fond, ce n'est pas d'en avoir ou de ne pas en avoir : c'est de se poser des questions à son sujet! C'est d'être obligé de reconnaître qu'on n'y échappe pas, et que par un biais ou par un autre, il faut en tenir compte : rentrée/sortie, débit/crédit, couvert/découvert, positif/négatif, perte/bénéfice, prime/impôt, taxe/remise, augmentation/baisse, rappel/retenue.....

Donner n'est pas difficile, mais ne pas se sentir méritant, quand on a donné.....

Recevoir n'est pas difficile, mais se défaire de l'idée qu'il faudra rendre la pareille pour être quitte....

La question de Matthieu révèle le monde dans lequel nous évoluons : un monde d'obligation(s) : "Je (t')oblige... tu (m')obliges... il/elle (nous) oblige....Chacun se sent obligé de.... a des obligations envers....., se doit absolument de.....

ne peut en aucun cas manquer de.....

Nous avons tout quitté pour te suivre.... mais quelle sera notre part?

Jamais comme aujourd'hui, je n'ai compris combien l'Esprit soufflait à Matthieu, par ces mots, l'étrange paramètre de nos calculs :

TOUT (laissé) ——— TE (suivre)——— (quelle) PART ?

piètre réponse en queue de poisson au paramètre inconvertible de l'homme de Nazareth !

(laisse) TOUT ———(suis-) MOI !

La radicalité de Jésus réside moins dans le TOUT qu'on laisse que dans CELUI (TE/MOI) - et non CE (PART)» - pour quoi /QUI on le fait.

Ayant TOUT laissé, nous déclarons vouloir suivre le PLUS-QUE-TOUT, en même temps que nous réclamons quand même notre PART. Insensés que nous sommes ! Non, décidément nous ne comprenons rien à rien. Nous préférons UNE PART, pour peu qu'elle soit NOTRE, au PLUS-QUE-TOUT qui est à TOUT HOMME.

Dans cette situation Matthieu semble bien le plus humain des trois : non que les autres ne le soient pas, mais je n'arrive pas à évacuer de mon (mauvais !) esprit l'idée d'une auto-censure chez les deux autres, préférant l'irréalité d'une position idéale au constat empirique d'une humanité si lourde, qu'on a beau la chasser, comme le naturel, elle revient au galop. Au galop de l'Esprit, qui nous ramène en quatrième vitesse à la sobriété tonique du quotidien ... à ma moquette de 100 €....

Nice, Villa Les Iris, le 13 mai 1980.

3

L'ESPECE TREBUCHANTE

Quand je suis assis à ma table de travail, j'aime à savoir, derrière moi, la grande muraille de livres que j'ai construite au cours de mes pérégrinations estudiantines. Dans les nombreux tiroirs de cette bibliothèque, on trouve toutes sortes de choses : cassettes, petit matériel de bureau (objectifs photographiques, talons de chéquiers, et, parmi tout cela, un vieux coffret à cigares qui me sert de caisse pour la petite monnaie. Ce "tiroir-caisse" est ainsi juste derrière moi : je n'ai qu'à pivoter sur mon fauteuil pour y jeter toutes les pièces que je reçois et recevoir en retour un effluve de tabac. Les billets, eux, sont soigneusement rangés dans le même tiroir, mais dans une impersonnelle poche plastique jaune, munie d'une fermeture éclair. Je compte régulièrement chaque mois le montant des billets : je n'ai jamais eu la patience de faire l'état de la monnaie, où se mêlent, parfumées, toutes les pièces, depuis celles de 1 € jusqu'à celles de 1 centime.

Cet argent, en somme, n'existe pas comptablement : il sert à régler les menues dépenses : journaux, timbres, colle, feutres, places de cinéma, pellicules,- ou encore à dépanner l'un ou l'autre en mal d'appoint ou d'argent de poche. C'est une banque-providence, un petit trésor public, une tirelire communautaire, que personne ne s'inquiète de remplir, mais dont chacun connaît l'existence sans supposer jamais qu'il puisse un jour n'y rien trouver : bref, un tonneau que les Danaïdes auraient fini par boucher !

Quand vous saurez que mon bureau se trouve sur un chemin obligé qu'il faut absolument emprunter pour entrer et sortir de la maison ; quand vous constaterez,- si vous venez- qu'on peut m'y trouver depuis tôt le matin, jusqu'à tard dans la nuit (sauf aujourd'hui où je vous écris depuis un cabanon de la côte varoise) ; quand vous aussi, vous aurez soudain besoin de 5 pièces de 20 centimes ou de 10 pièces de 1...eh bien, comme tout le monde vous viendrez frapper à ma porte. Et si par impossible, vous deviez la trouver close, vous ferez comme tout le monde encore : vous vous exclamerez - jamais en ma présence, bien sûr ! -, qu' « on ne le trouve jamais quand on a besoin de lui ! ». C'est bien connu : chacun se rend prisonnier des habitudes qu'il donne aux autres ! L'habitude que j'ai créée est la suivante : c'est que chacun peut se servir lui-même derrière mon dos : emprunter, prendre, changer, régler, suivant l'opération, sans que je contrôle ni ne veuille contrôler quoi que ce soit.

Et c'est ainsi que cet argent sans existence légale me vaut toutes sortes de visites, puisque beaucoup savent sa présence chez moi : il me vient de partout et de tout le monde, et reprend toutes les directions avec chacun. Je me contente d'en être le dépositaire, même pas l'administrateur. J'y "pioche" moi-même allègrement, estimant n'avoir pas à me refuser ce que les circonstances me permettent de mettre à la disposition du plus grand nombre,

Que d'amis je me suis fait grâce à cet argent clandestin : j'ai même remarqué que pour certains de mes collègues, je n'existe moi-même qu'à ce moment là, celui où ils ont soudain besoin de pièces de monnaie. Beaucoup même empruntent, qui promettent un prompt remboursement sans rembourser jamais. Je n'oublie rien, mais sans rien réclamer. Je distribue avec largesse, je prête généreusement, je dépanne sans complexe, je règne en véritable propriétaire sur ce qui ne m'appartient pas, tout en sachant pertinemment qu'on me truande à l'occasion, car l'occasion est parfois trop belle que j'offre insolemment avec mon apparente confiance inconditionnelle.

Je me suis souvent demandé quel intendant je fais. Je ne pense pas dilapider ce bien qui me tombe dessus : il est vrai qu'aucun maître ne m'en a jamais demandé raison, ni ne le fera, puisqu'en la matière, mon maître, c'est personne et chacun à la fois.

Un vendredi après-midi, quelqu'un frappa à, ma porte : *Entrez !* criai-je à haute voix pour couvrir le volume impressionnant de la 9^e Symphonie de Gustav Mahler. J'aime en effet travailler au milieu de la musique. Un jeune entra, élève de 4^e, déjà bien monté sur ses 14 ans : *Père, je n'ai plus d'argent pour rentrer chez moi. Pourriez-vous ne prêter 3 € pour le train?* La demande ne me surprenait pas, le garçon le savait d'ailleurs très bien qui était déjà venu m'emprunter auparavant. Je le regardai en souriant et accompagnant ma réponse d'un signe de la tête en direction du tiroir-caisse, je lui lançai : *Sers-toi donc !* Et je continuai d'écrire. L'orchestre Philharmonique de Berlin survolé par Karajan remplissait fortissimo tout l'espace de mon bureau : dans ces cas-là, je chante la mélodie, mêlant ma contribution modeste à la générosité du compositeur. Derrière moi, mon client s'affairait, passant à mon avis bien trop de temps, pour cueillir les 3 € annoncés. Mais Je ne fis aucune remarque, suivant mon principe !

Enfin, juste au moment où le 2^e mouvement de la symphonie arrivait à sa fin, le garçon claqua le tiroir, je me retournai légèrement vers lui, tandis que, trop prestement à mon sens, il enfouissait sa main dans la poche droite de son jeans. Puis tout aussi précipitamment, il se saisit de son sac qu'il avait déposé à ses pieds et lança dans la manoeuvre un :

Merci, Père ! Bon week-end, Père ! qui se perdit dans le brouhaha du hall, tandis que brutalement ma porte se refermait.

Je n'eus pas le temps de réaliser car, à la même seconde, Karajan avait récupéré sa baguette et hâtait ses soixante musiciens à l'escalade d'un monumental 3^e mouvement. Tandis que Mahler se remettait à pleuvoir dru dans les 100 m² de ma caverne d'Ali Baba, je me pris à méditer sur mon sésame de la tentation. J'étais convaincu qu'on venait de me trander. Et j'avais laissé faire. J'étais convaincu que le jeune s'était aperçu que j'avais percé son geste. Et je l'avais laissé partir. J'avais mauvaise conscience, je n'écoutais plus Mahler. J'envoyai au diable Karajan et ses chevaliers teutoniques, en leur coupant net le sifflet.

Le silence retomba dans la pièce, devenue soudain,- c'est une impression, mais il n'y a pas d'impression innocente,- plus sombre. J'abandonnai ce que j'écrivais. Je me renversai dans mon fauteuil et examinai la situation.

Je pense n'être plus assez naïf pour avoir été,- je ne sais pas, moi ! ,- blessé ou pour le moins choqué par le fait que le jeune avait,- aurait, - n'anticipons pas ! - trompé ma confiance. S'il fallait être blessé à chaque fois qu'on nous bafoue, nous ne serions en permanence qu'une plaie généralisée !

D'autant plus que ma soi-disant confiance revêt en fait tous les aspects d'une provocation, sinon d'une incitation au vol ! Qui, au fait, qui avait été le plus malhonnête en cette affaire ? Le jeune en manque, confronté d'un seul coup à l'occasion d'un argent facile, incontrôlable, haché menu, dérisoire et qui ne manquerait à personne, tandis qu'il est "sans un sou", à la veille d'un week-end que cette manne inattendue pourrait bien stipendier? N'est-ce pas plutôt moi, dont le détachement certainement authentique et non moins certainement gratuit, ne se révélait être en fin de compte, qu'une machine à faire trébucher ?

Mon Dieu quelle horreur ! Mon examen, dans sa logique, faisait ressortir -au moins apparemment,- l'implacable perversité d'une manière de faire où je m'étais habitué à ne voir «esprit de pauvreté et générosité».

Quelle désillusion! Je faisais de mes emprunteurs occasionnels qu'une « espèce trébuchante », les induisant en tentation. Je tombai sous le coup, en quelque sorte, de la *sollicitatio ad turpia* (provocation au mal), turpitudes de l'esprit qui dépassent celles de la chair.

Abasourdi par cette découverte, je recherchai vite dans Luc (1) la parabole de l'économe indélicat : je la relus plusieurs fois. Cette histoire de Jésus n'est pas évidente. Comme n'était pas évidente la situation que j'avais créée sans le vouloir. Voilà un voleur loué pour sa sagacité, voilà un prévaricateur encensé pour sa finasserie, voilà un droit commun à qui on donne raison!

Mais le plus invraisemblable conseil vient à la fin : *Faites-vous des amis avec l'argent des autres : comme ça, quand vous n'en aurez plus, vos nouveaux amis vous aideront.*

Ainsi l'économe s'est montré avisé de préparer, en se le payant avec l'argent de son patron, un avenir de chômeur que ce même patron lui promettait en le remerciant ! Cet économe s'est montré généreux avec l'argent d'un autre, en remettant d'autorité des dettes qui ne lui étaient pas dues, en faisant falsifier aux clients leurs propres factures, il travaillait en même temps pour lui-même : un formidable jeu d'écriture, où l'argent n'est même pas évoqué !

C'est vrai : quel type tout de même ! Chapeau ! Je ne savais qui admirer, de l'économe ou de Jésus !

En éteignant la lampe de mon bureau et pour rentrer chez moi,- il était 18h et je méditais depuis plus d'une heure,- je ne savais plus où j'en étais. Ma conscience était comme un kaléidoscope : chaque mouvement en modifiait la constellation. Qui était coupable ? Qui avait volé qui ? Qui était le plus malhonnête des deux ? En somme, qui avait fait trébucher l'autre?

Je rentrai, pris une douche, m'habillai. Je sortais ce soir-là. Mes amis arrivèrent. Apéritif. L'on partit. J'oubliai ...Le week-end fut assez mouvementé, et je ne repensai plus à toute cette affaire !

Le lundi matin, je suis à mon bureau,- comme tous les matins d'ailleurs,- dès 7h15 : j'aime ce rare moment de solitude et de silence au début de la journée, car une fois 8h sonnées, c'est l'épouvantable procession et l'à peine soutenable cacophonie de la machine quotidienne .

Et par hasard,- je ne crois pas au hasard ! - France Musique diffusait encore du Gustav Mahler : Le Chant de la Terre.

J'aime décidément beaucoup Kahler et je feuilletai allègrement mon agenda en fredonnant de temps à autre quelque mesure. Une pointe de soleil s'était hissée jusqu'au sommet du bâtiment d'en face,- une affreuse église, style pagode chinoise,- pour retomber juste sur la tête de la petite vierge du XVI^e- expertisée,- en bois coloré, qui veille sur moi !

Mon Dieu, quelle paix! murmurai-je dans un soupir , quand,- il ne faut jurer de rien !- on frappa à ma porte, et je me préparai à accueillir le mieux possible mon visiteur, en criant *Entrez!*

C'était de nouveau Denis, mon « emprunteur » du vendredi. C'est d'un drôle d'air qu'il me salua ; mon salut non plus n'a pas du lui paraître naturel. J'étais comme gêné, toute l'histoire me retombait dessus, où se mêlaient, dans un tableau surréaliste, Denis, Mahler, l'économe de Luc, et moi-même au milieu du Philharmonique de Berlin, m'entretenant avec l'homme de Nazareth !

Denis souriait : *Voilà, je vous rends vos 3 €! Merci bien! J'espère qu'ils ne vous auront pas manqué!* ajouta-t-il malignement dans une ébauche de clin d'oeil. Je souris en retour, soulagé de le voir déjà se retourner en direction de la porte. Mais il sembla se raviser, cassa brusquement son mouvement, fit volte face, revint devant moi, et déclara : *Vous savez, j'ai failli vous prendre plus que 3 €! Mon cœur battait : Mais tu ne l'as pas fait!*

(1) Luc 16, 1-9

Ses yeux se plissaient. *Non! J'ai eu honte ! J'eus de la peine à demander : Honte de quoi ?* La réponse fut immédiate : *Pas de voler, Père, mais de vous tromper ! - Et pourquoi ?* répliquai-je, *je n'en aurais rien su ! Et puis cet argent n'est pas à moi, tu le sais bien !* Il me regardait, il ne disait rien, mais ses yeux m'accusaient, avec complicité, de le provoquer jusqu'au bout. Et, en me tendant sa main au-dessus du désordre,- où je me retrouve - de ma table de travail, il ajouta : *Mes parents aimeraient bien vous inviter un soir à la maison : ils vous demandent de leur téléphoner une date qui vous convienne !* Je serrai sa main moite, en lui répondant un simple *Merci, Denis, je verrai çà !* Il sortit.

Christa Ludwig expirait un solo : j'éprouvai une subite sympathie, je ressentis soudain une fraternité réconciliée avec l'économe de Luc et notre humaine et trébuchante espèce !
Comprenez qui pourra !

Nice, Villa Les Iris, 23 juin 1979

4

Le coup au cœur

Mon bureau est un véritable entrepôt ! C'est-à-dire que j'ai pris l'habitude d'y entreposer un certain nombre d'objets que j'aime avoir sous la main sans avoir besoin de courir de droite et de gauche en quête d'un magnétophone, d'une cassette, d'un projecteur de diapositives, d'une platine de disques, de livres etc... Mes collaborateurs,- on a toujours les collaborateurs qu'on mérite - ont fait progressivement de même, en ce sens qu'ils savent qu'en frappant à ma porte, ils pourront toujours se voir dépanner : mais en plus, ils « entreposent » eux aussi pas mal de matériel de même espèce, qui d'une semaine sur l'autre, leur sert pour leurs séances de catéchèse : on trouve des diaporamas et des collages, des posters, des travaux en cours etc... Il est certain que tout le monde est satisfait, j'avoue que pour ma part...

Voyez-vous ! Il faut que je vous dise : je crois que j'ai renoncé à pas mal de choses pour être, - comme on dit - au service des autres. Cela ne veut absolument pas dire que ma situation soit totalement dépourvue d'avantages matériels. Loin de là ! Au contraire ! Je fais tous les jours l'expérience des centuples de père, mère, frères, soeurs, maisons, champs etc... promis, - avec pas mal de persécution !- à ceux qui se sont mis sur la route paradoxale de l'homme de Nazareth... Je me rends chaque jour mieux compte que la seule façon d'avoir le maximum de choses à sa disposition et d'être autour de soi, c'est encore de savoir refuser de s'attacher à l'une ou l'autre en particulier. Je découvre chaque jour un peu plus que je ne me serais jamais « contenté » de tout ce que j'aurais pu et pourrais encore posséder, et que la meilleure part c'est précisément de n'en vouloir aucune !

C'est ainsi que du lever au coucher du soleil, comme disent les psaumes - et le plus souvent, à cause (ou grâce à) la fée électricité, bien avant et bien après encore - je « travaille » pour l'avancée du royaume. De cours en conférence, de voyage en congrès, par la route, l'air ou la mer, je me transporte et me fais transporter là où je sens une Galilée dans laquelle me précède mon maître. J'ai reçu du ciel une excellente santé : mes douze à quinze heures de travail quotidien ne me font pas peur. Aimant ce que je fais, j'ai le sentiment (!) de ne faire en définitive que ce que j'aime ! Heureux l'homme qui de sa passion a fait son métier, disait Stendhal : je crois que c'est ion cas !

Comme pour me conforter dans ces sentiments, les circonstances et les vicissitudes de la vie,- si la Providence n'a rien à y voir, c'est que Dieu ne nous trouve pas intéressants - nous ont fait déménager : notre communauté,-nous le sommes plus que deux , Dieu ayant profité d'un cancer pour récupérer le 3° - ce qui reste donc de notre communauté s'est vu installer dans une petite maisonnette que certains baptisèrent immédiatement le « clapier » à cause de tout ce que vous pouvez imaginer. Une seule pièce permettant de s'isoler, et mes horaires étant les plus irréguliers, je décidai d'installer mon lit dans une pièce-corridor, entre les commodités et le coin toilette : deux armoires et un paravent d'osier se virent confier mon intimité !

J'avoue que la non-petite idée que j'ai la fâcheuse tendance à me faire le mon encombrante personne, souffrit quelques semaines de cette installation. *Mon Dieu*, me disais-je, *même la nuit, je reste un homme public !* La discrétion le mon compagnon de fortune (!), puis l'habitude, enfin l'insouciance de ce qui me reste de jeunesse, tout cela me fit oublier mes conditions d'hébergement : *d'autant plus*, conclus-je, *que Lui n'avait même pas de pierre où reposer la tête !*

Ayant renoncé jusqu'à l'intimité primordiale et animale de « ma » chambre à coucher, je restai stupéfait de la facilité avec laquelle j'avais passé l'épreuve et du peu d'affectation que j'en avais, - en définitive - ressenti ! Quand on s'accommode de tout et des gens, c'est qu'on se sent légèrement au-dessus des choses, ou alors tellement au-dessous, que la dernière onde de choc qui nous atteint est aussi réelle que l'étoile morte depuis longtemps et dont la lumière pourtant troue de son souvenir une nuit claire ! La distance vis-à-vis les événements relève souvent d'un certain mépris...

Toujours est-il que je baignais dans cette générale estime de moi-même quand, en ce matin du 21 décembre - 4^e anniversaire de mon ordination sacerdotale, je pénétrai dans mon bureau quérir en quatrième vitesse quelques livres pour ces jours de Noël que je devais passer en Saône et Loire. Le temps était gris dehors, ce qui obscurcissait d'autant plus la pièce habituellement sombre, vu sa situation. Je voulais me hâter, craignant d'entendre retentir un téléphone toujours traître un matin de départ.

J'ouvre, j'entre et je vois. C'est-à-dire que j'ai ressenti d'abord comme une grande douleur, ou une grande peine, avant même de distinguer quoi qu'il soit, je ne sais plus très bien. C'était comme un grand écroulement. D'abord intérieur, cet écroulement. Je pense que c'est ce genre d'impression qui doit rester après un viol : quelque chose qui s'écroule ! Et puis, il y avait l'autre écroulement, devant mes yeux celui-là : ma table de travail dévastée; la lampe complètement désarticulée, agrippée comme un rescapé au rebord du bureau; les livres et les dossiers mêlés, en glissade, sur mon fauteuil et la moquette, baillant leurs pages et leurs feuillets ! Au bout de quelques secondes, je remarquai encore que la chute de quelque livre avait actionné le bras de la platine, qui tournait maintenant, depuis Dieu sait quand, dans un absurde mouvement perpétuel...

Dans la pièce froide et bouleversée, j'eus soudain peur que... Mon regard chercha avec angoisse sur la table : et c'est le ouf ! que je soupirai qui me remit en marche ! La tête de Christ, - souvenir d'un ancien élève devenu sculpteur, - avait été épargnée : elle avait seulement légèrement pivoté sur son socle, bousculé vraisemblablement par un livre, et semblait maintenant jeter sur ce désordre inesthétique la seule commisération du dédain !

Je ne pensai même pas à me précipiter sur le tiroir qui contient les quelques économies de la catéchèse ; ni sur l'armoire aux cassettes, qui en contient tout de même une bonne centaine parmi lesquelles de très célèbres et introuvables qui ont déjà fait plus d'un envieux ; ni sur un appareil photo que ne mépriseraient pas non plus un professionnel !

Je m'aperçus bien vite qu'il s'agissait d'un ridicule accident, que mes visiteurs m'ont plus d'une fois prédit comme inévitable, si je devais continuer à empiler, sur le meuble articulé qui jouxte ma table de travail, les livres et les dossiers en souffrance : il est des événements que l'on sait imminents, sans jamais croire qu'ils arrivent un jour ! C'était pourtant arrivé ! Les étagères avaient fini par refuser de tolérer plus longtemps mon inconscience et s'étaient abandonnées une bonne fois pour toutes au déséquilibre instable auquel mes retards « lecturiers » les avaient destinées : ce raz-de-marée me rappelait au bon sens, et c'était bien ainsi .

Il fallait réagir vite : nous devions partir quelques minutes plus tard. Je parai au plus pressé : je redressai la lampe, ramassai en tas livres et dossiers et dégageai les étagères complètement démantibulées. Je rassemblai quelques ouvrages pour le voyage : quand le téléphone sonna, je m'en saisis rageusement. Une maman d'élève me demandait timidement *comment allait son fils*. J'entendais ma voix agressive et impatiente lui répondre, sans la satisfaire, des tas de choses inutiles mais lui répétais que je partais, que je n'avais pas le temps, bref que.... Elle comprit, s'excusa, prit congé. Nous raccrochâmes.

La voiture klaxonnait déjà : je jetai vite dans ma sacoche quelques affaires pelé- mèle, et après un dernier regard sur *le lieu de la catastrophe* fermai la porte, traversai le hall en courant, sautai dans la voiture et claquai la portière. Il me fallait encore passer chez un disquaire de la zone piétonne : j'avais en effet cherché toute la semaine un disque dont mon filleul parisien m'avait donné la référence et qui restait introuvable. J'avais demandé des recherches au plus grand disquaire de la ville : un avis téléphonique m'avait la veille annoncé qu'on l'avait trouvé et qu'il était à ma disposition. Le disque était là : mais quand je me dirigeai vers la caisse, je constatai qu'une bonne dizaine de clients m'y précédaient déjà. Je me dis que c'était Noël et que c'était normal. Je voulus prendre mon tour en patience, en lisant les indications de la pochette du disque, apprenant ainsi tout sur un certain Johny Watson, et sur les différents morceaux de cet album, intitulé *Funk beyond the rising sun*. J'avais déjà relu 2 fois les notices rédigées en anglais, quand je me rendis compte que je n'avais pas avancé d'un pas : la caissière se démenait devant une caisse électronique emballée, qui crachait un ruban de papier noirci de chiffres, et ce, à une cadence d'autant plus accélérée que la dame cramoisie pianotait sur le clavier. La file d'attente s'allongeait, chacun trépignant sur place. Je demandai à haute voix qu'on appelle un responsable du magasin ou un dépanneur. La dame s'affolait tandis que la jeune fille préposée aux paquets cadeaux la contemplait, médusée par la machine infernale .

Je ne me contins plus : *C'était insensé, il fallait faire quelque chose, c'était le règne de l'incompétence, tout fichait le camp*. Une cliente en fourrure voulut profiter de la confusion pour gagner quelques places en me dépassant : je l'apostrophai véhémentement : *Il ne manquait plus que cela ! Quelle honte ! Et on se plaint des jeunes !*

Bref, n'importe quoi !

Entre temps, quelque chose comme un chef de rayon, armé d'un trousseau de clés , se précipita sur la caisse, la fit sonner plusieurs fois, pianota quelques instants une mélodie nasillarde, et on entendit : *Voilà ! C'est réparé !* Il se mit lui-même à une seconde caisse pour écoper le plus rapidement possible le flot devenu considérable des clients où l'écume montait ! J'avais pour ma part préparé l'appoint, déclarai au passage que je ne voulais ni paquet-cadeau ni carte de crédit, ni bon de caisse ni rien du tout, leur souhaitant des tas de choses pour la nouvelle année, et recueillant tandis que je m'engouffrai dans le couloir de sortie, quelques balbutiements d'excuses de la direction .

Je regagnai la voiture, lançai le disque sur le siège arrière, claquai la ceinturon de sécurité : il était onze heures, et nous avons décidé de lever l'ancre à dix heures. Slalom jusqu'à la voie rapide. Autoroute : cette fois nous étions bien partis !

C'est après le péage d'Antibes, à partir des méandres de l'Esterel, puis le long des Maures rouges, que je rentrai en moi-même. Mon chauffeur restait silencieux, absorbé par la route et une douleur à sa jambe droite.

Moi c'est au coeur que j'avais reçu un coup. Oui , c'est bien au coeur que j'avais eu mal, quand j'avais cru - le simple espace d'un instant - avoir été cambriolé. Parce que c'est ça qui m'était venu tout d'abord à l'esprit : quelqu'un avait, par effraction, pénétré chez moi. Je suis encore sûr, maintenant que je vous raconte tout cela depuis une bergère et une cheminée bourbonnaises, alors que va tomber la neige de Noël - je suis sûr encore maintenant, qu'il m'importait le moins du monde, qu'on ait ou non emporté quoi que ce soit. Mais j'ai cru un instant que ces 16 m², que ces 64 m³ - oui j'ai un instant pensé que le havre de mes recherches, de mes lectures et de mes rêves, *la chambre haute* de mes projets et de mes rencontres, le refuge de mon cœur j'ai redouté quelques secondes que tout cela ait été profané

par une âme nécessairement vile, puisqu'elle aurait pas su respecter les livres : car j'y ai, - c'est certain - entreposé mon coeur !

Il ne me coûte rien de dormir en public : je n'ai pas renoncé à m'abriter le cœur ! Je suis homme à ne pas me tracasser pour ma vie, de ce que je mangerai ; ni pour mon corps, de quoi je le vêtirai. Je crois que j'ai considéré les corbeaux qui ne sèment ni ne moissonnent, qui n'ont ni cave ni grenier et que Dieu nourrit cependant ; les lys des champs aussi, je les ai contemplés, qui ne filent ni ne tissent et qui pourtant surpassent la richesse de Salomon. Il me semblait avoir banni les vaines inquiétudes et les préoccupations dérisoires.

Je pensais *avoir vendu pas mal de biens* pour les distribuer aux autres. Je pensais m'avoir fait quelques bourses invisibles pour leur confier quelque trésor inépuisable, *inaccessible au voleur comme aux mites*.

Il a suffi que j'imagine une violation de territoire pour me porter un coup au coeur : m'étant moi-même entreposé au milieu du trésor !

Céron, La Garonnière, le 22 Décembre 79

Sources

5

Les lieux de la Présence

Les souvenirs sont des chèvres qui s'accrochent à la moindre prise.

L'île de Thassos me fait mal depuis qu'elle rappelle à ma mémoire trop courte , les impressions multiples de mes années d'Afrique.

Tant de couleurs et d'odeurs, tant de visages et de regards, tant de formes et de corps, liés à tant de souvenirs ouverts sur la mer, aujourd'hui lisse comme un plomb passé par la galvanoplastie du temps .

Il pleut sur Thassos ! Il pleut comme il y a plu depuis 27 siècles, depuis la grande Grèce jusqu'à Galère, depuis Alexandre jusqu'à Théodore, depuis les Goths jusqu'aux Normands ! Ce samedi d'Avril est gros de l'histoire comme il l'est de mon histoire. J'ai mal d'être si jeune, j'ai mal d'être si vieux. Déjà !

Certains horizons sont immortels, certains horizons ne se répètent pas : ils se ressemblent ! J'ai vu des criques, des golfes, des chemins et des sentiers, des ciels et des forêts qu'Hadrien visita, aux temps où l'empire balbutiait. Ces mêmes horizons, je les connais depuis toujours. Mes souvenirs avancent bien plus loin que mon âge. Bien plus haut que mes ans s'étagent ma mémoire.

Depuis le socle d'Athena Poliouchos, j'ai revu l'Algérie et Tipasa , la Campanie et Paestum, la Provence et Cimiez . Le pin et l'olivier négligent les frontières ; si Caligula a choisi Capri, c'est qu'il devait bien choisir. J'ai vu Capri cent fois au fond de ma mémoire .

Un corbeau, immense, s'est posé sur la dernière colonne du temple du Dieu Pan ! J'entends résonner dans l'air brillant du printemps encore ténu, le cri terrible qui traversa l'empire, à la mort de Titus : *Pan , le grand Pan est mort , Pan , le grand Pan est mort !* Sur ces collines inchangées, depuis les origines de la lumière, les arbres ont retenu les échos de l'histoire. Indifférents à ses vicissitudes, ils n'en ont conservé que le mystère insensé des désespoirs mythologiques. Ici la nature ne cesse de pleurer les Dieux qui l'habitaient.

L'Algérien que je suis est demeuré païen. Les pierres et l'herbe, le ciel et la mer, les arbres et le vent me parlent plus que Dieu : ils me parlent comme des Dieux ! Mes oreilles retentissent de leurs sortilèges. Chaque île pour moi est une Calypso, chaque source une Néréïde, pour moi chaque clairière abrite un jeune bouc !

Je sens renaître en moi des mondes où je me sens chez moi, des mondes que les hasards de mon histoire m'ont révélé, dans mon enfance et ma jeunesse, des mondes où le soleil, la mer et l'horizon sont les acteurs au seuil du théâtre toujours recommencé de mes nostalgies comme de mes regrets ou de mes désirs.

Thassos ! Image ruisselante de mon propre passé ! Reflet mouillé par la pluie de mon souvenir ! J'ai senti la tendresse des vagues dans le port, et la langueur aigre des mouettes voraces. J'ai reconnu des yeux à la terrasse du café, des yeux plissés par l'iode et les coups de mer. J'ai souri comme à un complice à des étrangers, et ils m'ont compris comme s'ils m'avaient toujours connu !

Je suis de cette terre, j'appartiens à ce monde, cette race est la mienne ! J'éprouve en écoutant ma propre voix, l'ivresse d'un écho ! Je suis une réponse à l'appel de cette île. Rien ne m'est étranger, sinon l'étonnement où je me trouve, d'avoir vécu si loin de mes propres entrailles ! Je suis abasourdi par la révélation de ma propre origine.

Ma racine est une île, je l'avais oubliée ! Je retourne, ébloui, vers mes commencements !

Il est 5 h. Il faut quitter Thassos. Le ferry lentement abandonne le port. Et la pluie continue, sur la mer glauque, d'ourler mon au revoir, sûrement mon adieu.

Le Cap de Prinos défile sur babord. Dans quelques secondes je serai face au large. Je ne me retournerai pas. Je veux garder en soi, la fugitive image d'une île où j'ai conçu d'avoir été déjà. Voilà ! Prinos vient de mourir à gauche de mon rêve. Je sens bien derrière moi mon île qui s'éloigne.

Je ne serai jamais plus le même. On ne saurait revenir indemne d'une rencontre avec ses origines. Au hasard d'un voyage, j'ai retrouvé ma mère. L'Europe avait réussi presque à me faire oublier que je suis né à sa frontière orientale, à la pointe avancée jusqu'au choc, de deux continents qui mêlent depuis toujours au rythme fracassant de conquêtes guerrières, les raffinements de leurs cultures et les merveilles de leurs natures.

Je reviens de Thassos, comme on revient de loin !

Sur le bateau, 13 Avril 80

6

Des Météores à Delphes

Des Météores à Delphes, je suis définitivement conquis. Les deux montagnes, chacune à deux mille ans de distance, ont eu vite raison de mes velléités de savoir et d'expérience. Je n'ai résisté ni à Varlaam ni à Phoebus. L'habitué que je suis des montagnes sacrées a laissé balayer , - enfin ! - la couche de protection que l'âge et les voyages, en strates accumulées, avaient condensée contre une certaine sensibilité. Il m'a suffi d'escalader certaines pentes , - les échelles jacobines des monastères stylites comme la Άγιος Οδοϋ du sanctuaire d'Apollon , - pour remonter le temps de mes commencements. La nature prédispose certains de ses paysages à devenir pour l'homme les lieux de son dépassement ; il gravit, tout en la maîtrisant, les degrés de sa propre conquête : c'est en lui donnant un sens qu'il en révèle les potentialités secrètes avec les siennes propres ! Les blocs erratiques tombés du ciel en chute irrégulière, comme les flancs du vallon étagés d'oliviers et de cyprès, avaient en soi de quoi provoquer les métamorphoses d'une créativité toujours renouvelée, celle de l'homme inquiet de sa nature et de son être !

Les Byzantins météorites placèrent leurs sentinelles bourdonnantes en face de l'Olympe et de sa peuplade de dieux, tandis que l'amphictyonie hellénique avait jeté son dévolu en même temps que son intérêt sur la dépouille de la Déesse Mère, reléguée dans le val itéen de la muraille parnassienne, en faveur d'Apollon et de sa discipline.

Du belvédère osé du Grand Météore, ou de la terrasse d'un hôtel de Kalambaka ; des derniers gradins du cirque de Dyonisios ou de la rotonde gracieuse du Tholos inviolé d'Athena Pronaia : ces deux hauts-lieux, où la culture s'est emparée de la nature, pour mieux la respecter, maintiennent au-delà des générations, la mémoire vivante de ceux qui n'oublient pas de se souvenir. Car c'est là leur fonction désormais : transformer en mémoire universelle le souvenir fugitif des hommes qui passent. Il me suffit désormais de lever ou de baisser les yeux pour contempler d'un coup, dans l'éblouissement effaré de ma surprise, des émotions, des sensations, et des pensées qui ont toujours été les miennes, même si c'était, jusqu'ici, à mon insu !

J'en suis toujours à me demander si, des sanctuaires aux sites, ce ne sont pas ces derniers qui hantent ma mémoire ! Je suis là pour la première fois, et je m'y sens chez moi . Je revois, étonné, ce que je découvre

Delphes, Assis sur les marches du Tholos, le 16 avril 80

7

Le Parthénon

Le Parthénon enfin n'a rien fait pour me plaire ! Depuis bien longtemps on m'en parlait ! La Grèce de Phidias et de Périclès, la frise des Panathénées, les Cariatides de l'Erechtheion et les grandes colonnes ioniennes d'Athéna Aptéros Nikè : voilà des mots qui depuis toujours ont été le patrimoine jamais visité de mes humanités des plus classiques. Et pourtant ce mardi de Pâques, le Parthénon n'a rien fait pour me plaire. Pour la bonne raison qu'il s'est tout simplement refusé à ma fringale accumulée. Les gardiens de l'Acropole ayant syndicalement fait grève la veille, les pèlerins chartés des circuits programmés, s'étaient mis en foules compactes à l'assaut de la colline, devenue pour l'heure, une Babel désespérante de traductions barbares. Bref, je décidai de n'abstenir et de me représenter deux semaines plus tard au terme d'un périple paulinien, au cours duquel j'avais rendez-vous avec mon passé au pied de l'autel de Pan, sur la colline de Thassos.

Après Salonique, Philippe, les Météores, Delphes, Cortinthe, Mycène et Epidaure, je gravissais donc pour la seconde fois, la via sacra, la Ἁγίος Ὁδός depuis l'Agora écrasée de soleil. Il était midi. Le cœur me battait. Je ne voulais contempler ni le temple d'Héphaïstos, ni l'Odéon d'Hérodes Atticus. J'avançais, les yeux tantôt fébrilement fixés sur les dalles, tantôt éperdument tendus vers un ciel effectivement attique ! Une fois mon tribut de 50 drachmes versé à Cerbère, je ne laissai tomber sur une colonne renversée au bas des marches disloquées. Et je regardai la svelte Athéna m'inviter à passer les monumentales Propylées. Je ne sais si vous êtes émotif ! Ma gorge était sèche et une énorme lassitude semblait gagner mes membres. Je me serais bien vu rester là, à regarder jusqu'à en avoir mal aux yeux ... et au train, vu la dureté froide du marbre millénaire.

Je sursautai soudain, le courant d'air certainement : et je profitai de ma distraction pour me lever et arpenter la suite des marches. Au pied des Propylées, j'hésitai encore, sachant bien que tout un monde, celui de mes classes algériennes allait dans l'instant trouver consistance enfin, ou s'écrouler définitivement dans les oubliettes de la déception et de l'amertume ! J'entraï !

Je suis tout d'abord reste interdit. C'est-à-dire que tout d'abord m'ont été interdits, toute pensée, toute réaction, tout sentiment. Ce fut une confrontation, et cette seconde où il m'apparut, dura un temps que j'aurais vécu en dehors du comput horaire : une espèce d'instant élastique que la vie nous offre, de temps en temps, comme pour nous faire pressentir furtivement que si le temps, bien sûr, est le lieu de l'usure, il est aussi déjà, celui de la présence. Oui, j'ai senti sous le soleil attique, qu'il y a plus que le soleil !

Alors lentement je me suis avancé vers le temple. Ma tête scandait d'un rythme entendu ma progression respectueuse. Je ne voyais personne que lui, comme l'air absent, en plein milieu des vagues yankee, nippones et germanique, dont la marée photographique lui volait quelques unes de ses myriades de visages. Le Parthénon se laissait faire : comme les grands fauves pris au piège, il feignait de ne s'apercevoir de rien. Majestueusement blanc contre le terrible bleu du ciel achaiën,- quand il s'y met ! - il songeait à Phidias et il se taisait. Je me taisais aussi, choqué soudain par cette obscénité vulgaire : comme une vierge entièrement dépouillée, le Parthénon levait la tête pour noyer plus haut et plus loin la honte avalée depuis des siècles et des siècles ! Constantinople lui a volé sa grande déesse polychrome, Persépolis l'a souillé et profané, Byzance l'a christianisé, Istanbul islamisé, et le lion britannique, en l'incarnation de Lord Elgin, l'a littéralement pillé - tout comme Napoléon d'ailleurs. Si bien que l'amoureux de

l'Acropole doit passer par le Louvre et le British Muséum, pour découvrir les traits atomisés de sa maîtresse hellénique !

Le Parthénon le sait ; c'est pourquoi il se tait. C'est ce que nous nous sommes dit tandis que j'exécutais, comme autour d'une Kaaba tombée de l'Olympe, une ronde ponctuée de stations , arrêtées en fonction de l'éclairage et des perspectives nées des calculs de Phidias.

J'ai tourné pendant trois heures, en louant côté ombre et côté lumière, les élancées doriques, galbées, a notre insu, en arc-boutants de marbre pentésilique : théories de sentinelles au tournant de leur 25^e siècle.

Puis je me suis recueilli, comme devant la lèpre, au pied des six cariatides, entreposées dans le dernier recoin du musée : leurs traits, dévorés par les tempêtes à la proue de l'Erechteïon, leurs traits se fondent irrémédiablement dans le même adieu serein, que celui de leur frère, qu'elles attendent.

Rome – Fumicino, en transit, 20 Avril 80

8

Eloge de la fuite

*La fuite !
En avant, en arrière, je ne sais !
Un peu trop d'un quotidien vide à force d'être vain !
Un peu trop fatigué à pagayer dans le néant
Un peu trop de rien, sans beauté, sans noblesse, sans écho...*

*Alors j'ai fui.
J'ai fui Nice et ses miasmes d'insignifiance.
J'ai fui Cannes et ses images mille fois vues,
Avec ses activistes solennels.
Je me suis fui en singe au milieu de la ferme des animaux.*

*Grève générale pourtant
En ce 13 mai pour moi si chargé d'Histoire :
58, 68, 78, 88 !
Bientôt 08,
et j'aurais 66ans (un 6 de moins que la Bête !)*

*Mon avion décolla, ponctuel,
Comme un SWISS !*

Ce soir je dîne chez Costas Kakanatakis :
Au milieu de la rue, il a sorti les tables ;
J'attends je ne sais quoi, on m'a promis des choses « delicious »...

J'ai loué une voiture à l'aéroport
Très vite j'ai mis le cap sur Eleusis, pris la route du Pirée, puis celle de Corinthe !
Je me suis arrêté pour revoir les quelques colonnes encore debout du temple d'Apollon
Dans un soleil roux qui tombait en morceaux de l'Acro Corinthe,
fière et invincible dans la procession de ses fortifications
Trois Corinthe, que Saul / Paul a du connaître !
L'Acro, la ville haute, militaire et politique ;
la polis, avec ses bibliothèques, ses académies, ses sociétés de lettrés et de disciples,
préludes de nos universités ;
et plus bas encore, sur la mer, le port, le Hong Kong de notre ère naissante,
avec ses flux de navires de tous tonnages,
en provenance de toutes les côtes africaines et européennes,
et en partance pour les ailleurs méditerranéens.
Quelle lumière,
Avec une brise qui a du lui caresser la barbe
Parfumée des effluves de poisson grillé à la demande
Au coin des ruelles glissantes de la pêcherie.

J'ai voulu, sur la route d'Argos que je verrai demain,
M'arrêter à Némée, le site du lion d'Héraclès :
Clos depuis quinze heures !
Mais mon détour valait surtout par son émotion :
Et les vestiges des temples, entr'aperçus parmi les vénérables branches d'antiques eucalyptus,
Me fournirent matière à deviser sur le destin des demi dieux !

Alors la route devint ensorceleuse de Némée à Argos !
De part et d'autre,
- capricieuse, défoncée ou bien autorouteuse-
D'infinies théories d'orangers embaumaient à enivrer tous les héros.
Je baissai les quatre vitres de la voiture
Et me laissai souler par les mêmes senteurs que jadis ont humées
Toutes les narines argolides...

Ce fut alors, au fin fond de la piste,
l'entrée qui n'en finissait pas, à Nauplie /Nafplio,
A un détour soudain,
Voici les murailles cyclopéennes de l'antique Tyrinthe s'étirant à plaisir
En lourdes vagues roses sous les rais mordorés du soleil vespéral.

Ma chambre à l'hôtel Rex est « standard » comme on dit,
mais j'ai découvert dans ma valise
que le whisky offert en février à Hong Kong est un "vingt-et-un ans" d'âge !
Avant ma douche, je l'ai coincé au frais !

Dans l'ordre, j'ai
excellamment dîné chez Kostas
dormi comme un enfant
petit-déjeuné britanniquement
visité abondamment...

Il est midi : je suis assis au milieu d'un vaste verger d'orangers embaumants
La terrasse est ombragée de palmiers
Deux chiots se prélassent à mes pieds
Le patron vient de me servir une bière fraîche
Je suis bien
J'écris...

Dès huit heures je longeais les murailles cyclopéennes de Tyrinthe en direction d'Argos
Le cœur et la mémoire retentissant des aventures des Argonautes,
De Jason et de la Toison d'Or !
Il ne reste plus que le théâtre ! Mais quel théâtre !
Taillé à même la roche sur toute la montagne, sur place, naturel !
Et immense avec ça : plus d'une centaine d'étages de gradins, réguliers et intacts
S'enfoncent ans la végétation fulgurante !
Et tout autour, rien :
Une ville sale, grouillante et chaotique !
Je grimpai sur le mont au-dessus du théâtre,

En voiture, bien sûr, et après un long détour sur la route de Corinthe !
La forteresse de Larissa surplombe toute la plaine de l'Argolide sur plus de vingt kilomètres
Vers Nauplie et la mer !
Plate, vaste, cultivée comme un vaste jardin,
flanquée de Mycènes et de Héra d'où je reviens...
La route de Mycènes n'est indiquée que dans un sens :
bien sûr, je me suis présenté de l'autre !
Ce qui m'a fait traverser par deux fois les rutilantes collinettes de l'Argolide,
humaines et fertiles...
J'ai voulu tout d'abord rendre hommage à Clytemnestre, l'épouse d'Agamemnon,
Et à leur fils Aegisthe, dans les tombes tholos près de la Porte des Lions
Où je suis resté assis, rêveur au souvenir d'Athènes
et de son musée archéologique où l'été dernier avec Bruno
je redécouvrais les trésors des Mycéniens !
De la terrasse du Palais, je revis la vaste plaine d'Argolide et le fort de Larissa
Dans un clair obscur orageux et lourd.

*Reposez, grandes et nobles âmes qui fortifiâtes mes ardeurs débiles
À conquérir des mondes au cours de mes adolescences africaines !
Je suis venu une dernière fois au pays des Atrides
Ressourcer mon cœur resté païen malgré toutes les ères chrétiennes...*

Sur la route de Nauplie, à la recherche de l'embranchement pour Épidaure,
Je stoppai à Iria (Héra) dont il ne reste rien !
Du plateau l'on comprend aisément l'aménagement de la terre argolique :
La mer, le port, l'immense plaine nourricière
Et le rempart des montagnettes couronnées de forteresses et d'oppida :
Tyrinthe en avant-poste, et Argos, Mycènes et Hera en observatoires...

Mon hôte arrive avec du retsina et de la moussaka agrémentée de poivrons farcis...

Et puis il y a Épidaure,
Épidaure qui se cache entre Épidaure le Vieux près de la mer,
Et l'Ancien Théâtre d'Épidaure, le seul que chacun connaît.
Il y eut donc Épidaure... et le silence.
Du moins, j'ai eu droit à trois minutes de cette denrée rare.
C'était l'après-midi :
la chaleur, la brise, le bleu du ciel, le parfum des pins de pin, brûlés par le soleil.
J'étais en bas, à l'orchestre, seul...
Et puis ont déferlé les hordes !
Des Français, vantant très fort les mérites comparés des hôtels des nuits précédentes.
Eschyle et Asclépios leur importaient peu.
J'ai donc gravi en deux étapes les quelque quatre-vingt degrés du théâtre
Pour me retrouver le dos à la forêt et face aux montagnettes du décor naturel,
Aux plans multiples dans la perspective.
Alors les hordes se sont retirées
Et j'ai pu à nouveau écouter le silence
où je distinguais les murmures d'Asclépios à ses consultants chtoniens.

[15/05/03] En rentrant d'Épidaure, je me suis prélassé
À la belle terrasse, face à la petite île de Nauplie.
Je restai si immobile, soûl de soleil et de bière fraîche
Que colombes et moineaux (?) se posaient sur ma table
et picoraient sans peur mes cacahuètes.
De retour au Rex, longue douche, un « vingt un d'âge » et sommeil jusqu'à la nuit
J'eus faim !
On m'attendait chez Kostas à grands cris d'amitié :
Salade (grecque !) et pichet de retsina.
La nuit fut douce, paisible et réparatrice.

À sept heures, je dévorai ma collation et décidai de ne pas passer par Tripoli
Mais de longer la côte sud jusqu'à Leonidio.
Bien m'en prit...
Le soleil se levait à peine sur des rivages déchirés par un relief qui donna au voyage
Une permanente variété d'altitudes propres à diversifier les points de vue
Depuis chaque échancrure de la mer.
À Leonidio, la route attaqua un épais massif de canyons et de falaises
tous plus hardis les uns que les autres.

Après un col de haute montagne, ce fut la merveilleuse descente
D'une vaste et superbe route à trois voies
Vers l'immense plaine de Lacédémone face aux crêtes enneigées du Parnonas.
L'approche de Mystra fut un éblouissement :
Une montagne à moines depuis Byzance, chapeauté par la forteresse de Villehardouin.
Je me suis contenté d'errer dans cinq ensembles monastiques :
La métropolite St Dimitri, avec son musée, aussi sophistiqué que vide ;
L'église mi fermée d'Evangelistria
et surtout le magnifique et multiple monastère de Vrondochion,
avec ses deux églises des Saints Théodros et la Panagia Hodigitria
(qu'on appelle aussi Aphentiko), fondation du moine Pacôme :
Absides, déambulatoires, fresques, narthex, chapelles,
Dans un dénuement du aux pillages et maintenant à la restauration,
Furent un havre de fraîcheur et de paix en cette canicule qui annonce un bel été !

En regagnant la plaine, une « taberna » m'attendait...
Je viens de déjeuner d'une salade (grecques, bien sûr !) et d'une bière (grecque !),
J'attends mon café (gréco-turc) !
Puis en route pour Kalamata.
Le Messina Bay Hotel est une superbe et monstrueuse bâtisse blanche
À même la plage, avec tout ce que l'on peut se souhaiter.
J'y ai atterri vers quinze heures, après ne m'être enquis qu'une seule fois de sa localisation.
J'ai rêvassé en compagnie de mon "vingt-et-un ans d'âge"
Et puis j'eus faim...
Je viens de commander : « on » n'a que du « chicken with noodles ».

Mais pour arriver à cette « spécialité internationale »,
Il m'a fallu escalader puis dévaler le célèbre Mont Taygète.
Entre le Parnonas et le Taygète, cela fera deux cols en un jour...
Un soleil d'été décline voluptueusement dans la baie de Kalamata.

[16/05/03] Je ne suis pas re sorti, j'ai préféré continuer de rêver sur mon balcon devant la mer...
J'ai rêvé d'Icaria, l'été dernier, et le soir est venu lentement :
Un brin du Caravage (*La course à l'abîme*) de Dominique Fernandez
Et la nuit a fini par m'enlacer jusqu'au matin, quand mes yeux s'ouvrent,
Il est cinq heures,
De nouveau de mon belvédère, j'assistai à l'arrivée de la lumière sur la baie de Kalamata :
'l'aube aux doigts de rose 'fit fondre en bleu pétrole la lune de croissant doré...

Toute la matinée connut la longue quête de l'antique Messine,
Rallye d'embûches et de fausses pistes
On me proposa une route de montagne qui passait par un monastère orthodoxe...
Alors tout devint fabuleux, en planant presque au-dessus de la plaine infinie.
Passé le monastère, je pris la route d'Ithomi
- c'est maintenant le nom de Messine !-
Et puis il y eut Messine-Ithomi –le-Haut où il ne reste plus rien !
Et un Messine-Ithomi-le –Bas, que j'ai bien vu d'en haut,
mais que je ne pus jamais atteindre, aucun chemin ne parvenant à m'y conduire !

Lassé, je pris la direction d'Andritsina pour rejoindre Bassae !
Que ces montagnes sont belles !
Je découvrais que le Péloponnèse est d'abord un pays montagneux, très montagneux.

Le temple d'Apollon Epikouris est protégé sous un immense canopée
De la même taille prodigieuse de l'imposant édifice,
Chef-d'oeuvre à la fois dorique et ionien des origines de cette architecture
Capable d'intégrer sans amalgame
les styles balbutiants d'une Grèce qui devenait « classique ».

La montée à Bassae fut un envoûtement,
La sensation de pénétrer un territoire sacré de futaies et de blocs erratiques
Préludant à une ivresse des altitudes
Celles de l'âme s'entend et de l'esprit du lieu, du daïmon de la montagne.
Personne, ou quasi : un groupe d'écoliers prenait congé.
Apollon Protecteur veillait sur les habitants de ces « basses terres »
Montés se réfugier de la peste maligne,
S'en remettant au Dieu musicien, poète et médecin.

J'ai fait halte à Platania, après Andrinitsa, sur la route d'Olympie où je me rends.
Encore salade...abondante, mais surtout, une poêlée de cœurs d'artichauts... divins !

La descente sur Olympie se révéla à la fois grandiose et malaisée !
Malaisée, parce que sans indication :
On va au gré du nez, on navigue à vue, on se fie à ses souvenirs.
Et à interroger l'autochtone, on s'aperçoit qu'Olympie semble bien peu connu....
Il était assez tôt après midi quand j'atteignis l'agglomération :
Je décidai de me rendre au site.
La chaleur tombait droite comme un dard démultiplié !
En passant au milieu de ce qui reste,

du peu qui reste de cette cité édifiée pour le plaisir des dieux,
J'éprouvais le pénible sentiment de parcourir
les allées ensoleillées d'un cimetière de lumière.
Gymnase et palestres, temples d'Héra et de Zeus, Nymphée d'Hérode Atticus,
Aussi bien que Bouleutérion, Philippeion ou Metroon...
Tout ne me semblait que tombes, sépultures, caveaux...
En me rendant au stade, par ce qui reste du Portique,
Devant la vaste plaine plate, juste tracée au pourtour,
Je m'attendais à devoir creuser pour découvrir un charnier,
Quand une horde de Japonais se présenta :
Le charme funèbre fut rompu !
Je retournai au Nymphée espérant quelques colonnes encore debout,
Celles de l'Héraïon superbement dorique...
Je trouvai un fût brisé à l'ombre d'un lentisque : je m'y étalai de bien-être et de compassion,
devant tant de grandeur anéantie et de mémoire si vigoureuse encore
Qu'une visite à Olympie s'impose comme un pèlerinage obligé aux origines de mon histoire.
Il est ainsi des lieux où je suis né avant de l'avoir su !
Olympie est l'un d'eux, nombreux comme l'origine multiple de ce que je deviens
À mon insu souvent,
À ma surprise parfois,
À ma joie toujours !

En Libye, l'hiver dernier, il y avait la mer :
Incontournable décor de la geste phénico gréco romaine.
Ici, depuis l'Argolide, en passant par l'Arcadie, la Laconie, la Messénie, l'Elide
et demain l'Achaïe qui me fera passer le golfe de Corinthe
il faut y humer l'odeur, le parfum, la fragrance de l'oranger, de l'olivier et des genêts !
Ici tout sent, l'œil n'est jamais seul !
De l'olfacto- visuel, comme il y a de l'audio-visuel !!
J'ai roulé près de huit cents kilomètres depuis Athènes,
Si l'œil était servi à satiété, le nez ne le fut pas moins,
Fouetté par les effluves dont la culture passe aussi par le nez !

[17/05/03] Repas nul à l'hôtel hier soir !
Je ne voulais pas re sortir : je ne m'en prends qu'à moi !

En revanche, j'ai rêvé à la pleine lune à mon balcon
(le seul élément positif de ma chambre).
Les deux compositions, naturelles je présume, de la végétation d'en face,
Sous une lune baveuse et pleine,
Ajoutaient à leur charme formel, une chiaroscuro préraphaélite.
Je me suis endormi dans mon (inconfortable) fauteuil...
Et puis le froid m'a saisi, j'ai regagné mon lit !
Bien avant l'aube j'étais réveillé et je regagnai mon fauteuil :
Je n'ai su l'heure qu'en revenant me coucher...
La fin de la nuit s'est déroulée en morceaux hétéroclites de veilles, de rêveries,
Et de délicieux et longs assoupissements.
La collation fut spartiate : en quelques minutes je me trouvai sur la route de Patras.

A Egion, 'mon ' ferry venait juste de partir : je le voyais encore à quelques encablures.
J'ai passé la fin de la matinée sur la plage à lire Fernandez
Puis à déjeuner de salades et de zucchini.
A quinze heures je me présentai à l'embarquement :
La traversée fut bien trop brève :
à peine le temps de se laisser envahir par la majesté du détroit,
et nous débarquions à Agios Nikolaos .
Je dus longer la côte jusqu'au golfe d'Itea, superbement vaste, à l'échancrure parfaite,
Comme le col rond d'une jeannette
Béant de toute son aspiration vers un large brumeux.
Ce fut enfin l'ascension vers les hauteurs d'Apollon :
Une plaine d'oliviers tout d'abord, d'un vert gris-bleu
Puis la franche attaque de la montagne
par une route parfaite sous un soleil de poussière jaune.
Mon hôtel était fermé pour réparation, on me transféra donc :
Je gagnai au change et me retrouvai tout au sommet du village :
Hôtel Xenia avec une vue imprenable, et pour cause, sur le vertigineux val d'Itea !
L'établissement n'est pas neuf, mais très confortable, à l'ancienne :
J'y passerai mes deux dernières nuits.
L'après-midi fut torride jusqu'au soir :
J'ai sommeillé dans la piscine couverte,
puis dans un fauteuil jardin, j'ai rêvassé et parcouru Fernandez,
abandonnant vite un ouvrage (trop savant) sur Delphes !

J'écris tout cela devant un vin de Crête, - un Kreta Olympia 2001, -
Pour arroser un sauté de légumes et l'incontournable salade grecque...
Le téléphone a sonné deux fois aujourd'hui
Sur la plage à Egion et tout à l'heure à Delphes !
On s'étonne chaque fois de m'avoir vu la veille à Nice
Et de me retrouver ici, ou ailleurs, en Grèce aujourd'hui, sans crier gare !

[18/05/03] J'ai pris très tôt, dès l'ouverture, le chemin sinueux, l'Agios Odos, la Via Sacra
Qui, après le source de Kastallia, serpente nonchalamment jusqu'au temple d'Apollon !
Dans mes souvenirs, - je suis déjà venu tant de fois en ces lieux, - elle est la même,
Jusqu'aux 'accidents' du terrain que je reconnais 'par cœur'.
Quelques jeunes allemands, sous la houlette de l'un d'entre eux,
un roux, d'un flamboyant peu commun,
balbutiaient quelques questions à leur très sérieux cicérone !
Deux japonais aussi hâtaient le pas : je les reverrai bientôt installés au pied du théâtre,
Leurs chevalets plantés dans la perspective du Val d'Itea,
Là où l'à-pic de la montagne dégage assez de ciel
pour laisser les cinq colonnes d'Apollon
harponner un azur qui s'intensifiait heure après heure.
De part et d'autre de la Voie, les ruines des « Trésors » de toutes les cités de l'amphictyonie.
Marseille gît là, parmi les pierres, mais j'ai en vain cherché une trace...

L'air était encore frais et mon allure de sénateur s'accommodait d'une paix précaire.
Je m'avançais pudiquement, mettant cérémonieusement mes pas
dans ceux qui depuis vingt-cinq siècles m'y ont précédé

depuis tous les rivages de la Méditerranée,
de cette Graecia Magna, dont Nice (Nikaïa) et Marseille (Phocée)
constituaient les comptoirs les plus éloignés et les plus fidèles.
Au trésor des Athéniens, je fis une pause :
le Bouleutérion n'est qu'un amas de pierres
la Stoa n'offre plus que trois ou quatre colonnettes.
Et du Sphinx de Naxos ne se dresse plus qu'un fût tronqué !
Et pourtant tout respire encore le sacré, la présence et la sérénité.
À l'autel d'Apollon, je repris souffle pour émerger enfin à la surface du temple,
Et même avec ces quelques pauvres ruines,
Ces vestiges sont la clé, le charme et la fascination du site.
D'impressionnants cyprès, parsemés avec art sur ces pentes vénérables et vénérées,
Tiennent avantageusement lieu
De tout ce qu'on peut imaginer en matière de colonnes,
et nous gardent de toute velléité de « restauration ».
Élancés, pointus, vertigineux, en bosquets, en solitaires, éparpillés,
Ces arbres de l'éternité harmonisent le temps qui passe
avec ce qui malgré le temps ne passe pas :
la beauté, l'intelligence, la noblesse...
C'est du haut du théâtre qu'on embrasse l'ensemble :
à l'ombre d'un cyprès, assis sur la rambarde, je plongeai dans la vallée du temps
où cette Grèce fondait la vie que nous menons.
Le site à cette heure était entièrement investi :
Sur la route d'en bas, les pullman pullulaient,
Sur les pentes les essaims humains butinaient le passé en vue d'un improbable miel.
Un dernier effort m'éleva lentement vers le stade.
Là encore, sur la crête, le cirque soudain impose le silence, l'écoute et le recueillement.
C'est le corps transposé au ciel de la performance,
Toutes les cités propulsant l'un des leurs, depuis les ambassades de la première terrasse,
Par l'oracle de la Pythie chtonienne et mystérieuse,
Jusqu'à la patrie des héros et des dieux...

Je rentre demain par Ousios Lukas et Thèbes.
À midi excellent déjeuner : feuilles de vigne farcie et d'agneau au citron
Arrosé de bière et clos d'un café turco-grec,
Et je suis allé dormir.
En fin d'après-midi j'ai disposé de la piscine, en égoïste : lecture et trempette.
Peut-être la première fois depuis longtemps...cette aise !
Un laisser-aller du corps et de l'esprit, repus et satisfaits d'avoir fait le choix de partir
Loin de l'inutile agitation de Cannes et de sa vaine évaporation d'images.

Je suis loin de cracher sur le cinéma :
Je dis que certaines époques s'achèvent pour moi : ainsi Cannes et son Festival,
L'Église et son système d'incompétence et d'institution,
Les Salésiens français et leur absence d'invention,
L'Université et son inutilité pratique...
Faut-il à tout prix sauver ce qui a fait son temps ?
Oh, je continuerai de fonctionner... mais en pilotage automatique.
Le film m'intéressera toujours,
Je ne cesserai de militer pour des ecclésiastiques moins fonctionnaires

Et des Salésiens collant plus au temps.
Je pense que je suis un enseignant- né et on m'entendra toujours discourir
en cours, conférences, séminaires, colloques, symposiums et forums divers !
Il s'agit seulement de ne rien attendre de quiconque ni de quelque instance que ce soit...

Je pense avoir vocation de gratuité, mieux, d'indifférence ignacienne
Qui ne trouve de satisfaction éventuelle
que dans l'acte posé, la chose faite, la mission accomplie
avec la seule joie de l'accomplissement :
modeste récompense, bien que je n'en cherche aucune,
sauf celle de pouvoir continuer de fonctionner ainsi
avec toute la liberté de poursuivre études, enseignements et recherches,
par le voyage, l'écriture et le commerce de quelques amis
dont la seule chaleur régulièrement partagée devient de plus en plus ma seule patrie.
C'est ainsi que ma patrie est multiple et mondiale :
La Côte d'Azur, bien sûr, mais Hong Kong et Paris, la Colombie et la Bavière.
J'ai la chance et la grâce d'être chez moi ici, là-bas, où personne n'est loin
Qu'à quelques heures d'avion ou d'un simple coup de fil !

La patron m'a régalié d'un kebab d'agneau avec de longues frites fondantes :
Je l'ai arrosé d'un vin maison, un rosé rétziné,
Et ma gourmandise a réclamé une infime portion de tzatziki
que je viens d'ingurgiter sur du pain grillé !

On me trouvera trivial, vulgaire, et plutôt jouisseur qu'ascétique.
On ne se trompera pas.
je me reconnais prostitué de toutes les cultures et exposé à toute civilisation.
Vulgaire, je le suis : « natus obscuro patre et matre »,
Quant à l'opposition jouissance / ascétisme, je serai moins global,
Ne pouvant me résoudre à l'idée- cliché
qu'un « véritable » ascète ne jouisse pas de son choix !
La jouissance ne réside en rien dans la qualification, mais dans le choix que l'on fait
De vivre de telle ou telle façon.
On ne peut assumer ce rôle, cette fonction, cette position, cet état
Qu'en étant « à l'aise » avec ce choix.
On peu dire pour être juste que je suis un ascète de la jouissance,
Car tout en jouissant de ce que je suis, de ce que je crois et de ce que je fais
Je ne me laisse conduire que par la seule conscience
D'être en vérité là je (me) dois (d') être et de faire ce que je (me) dois (de) faire.
Tant que cela durera, je n'aurai aucun doute.

[19/05/03] Après une longue nuit de pleine lune,
Je suis allé prendre congé d'Apollon à la fontaine de Kastallia :
Une source au mince filet, sous un canopée d'arbres aux longues branches centenaires...
J'étais seul, il n'était pas huit heures : j'ai pensé intensément à Marie-Jeanne,
ma jeune sœur philhellène, partie si jeune, dévorée par un cancer fulgurant !

Je ne reviendrai plus à Delphes :
je ne sais pourquoi cette pensée m'assaille à chaque voyage.

Eh bien oui : j'approche de ce point de la vie dont on pressent le terme...

La route de Osios Lukas est si mal indiquée que je me suis retrouvé sur la mer.

De retour à l'embranchement, je me suis enquis.

L'art byzantin, l'orthodoxie, les icônes : voilà qui ne me touche guère !

Le chant peut-être !

Une certaine insignifiance de la surcharge et de l'accumulation :

Et cette manie du « compliqué », de la répétition.

Le site d'Osios Lukas est vraiment merveilleux : tous les moines du monde ont bon goût,

La nature est la même, ils savent au moins une chose, se plonger dans son sein !

Je rentre à Anthènes par « la route antique ».

Et soudain : un fumet de méchoui ; à un détour, une façon de « routiers »...

Et je viens de terminer un immense plat d'agneau rôti,

Arrosé, dans l'ordre, de mon « 21 ans d'âge », d'une Amstel glacée et d'un hanap de retsina

Que mes voisins, passablement éméchés, viennent de me faire servir généreusement !

Comment vais-je reprendre la route !

Il est douze heures, j'ai encore cent kilomètres à parcourir,

Je dois rendre la voiture avant quinze heures :

Pour tout dire je me sens un peu soûl

Si la vie est une force qui va, j'ai accompli jusqu'ici le contrat.

J'honore chaque étape surtout si me sont offerts du vin, du travail et des amis !

Mais aucune oasis n'a su me retenir :

Il n'y a là aucune infidélité,

Mais ma seule incapacité à me laisser retenir, dompter, assimiler!

À m'attacher, peut-être !

Je sais que l'ailleurs est introuvable, utopique ou sacré !

Il demeure l'ailleurs.

J'ai cette religion de l'impossible :

C'est entre autres pourquoi je suis chrétien :

Je ne connais rien de plus incroyable !

Péloponèse, printemps 2004

Dead Zone

9

Pile & face

Le Thermal n'attend pas. Je devais l'attraper en gare de St Germain des Fossés. Mais je n'y étais pas encore. Le café n'était pas filtré et je pensais à la route,- mouillée maintenant, il pleuvait depuis le matin,- qui serpente jusqu'à la Palisse pour sauter sur la Bêbre, et atteindre la ligne de Paris. Jacques me regardait de biais, en jouant avec son couvert. Minette, sa femme s'affairait sur sa Moulinex, et Anne-Juliette pleurait son gros rhume à cœur-joie, en courant autour de la table.

La vaste, haute et généreuse cheminée bourbonnaise, où sifflaient quelques flamèches violettes en crachant des escarbilles jaunes comme des éclaboussures de pop-corn, ravivait sous les yeux de ma mémoire les multiples heures que j'avais consacrées en sa compagnie atmosphérique à un manuscrit réclamé pour le mois suivant par un éditeur strasbourgeois. Deux grosses lampes à verre soulignaient d'une clarté d'opale l'ourlet brun de la nappe d'organdi blanche et concourraient à forcer à peine le jeu des contrastes provoqués par la parcimonieuse lumière que filtraient les fenêtres trapues de la Garonnière.

Enfin le café vint. Il coula sombrement dans les exquis tasses de porcelaine agrémentée d'un dessin de bruyère mauve, tandis que montait, avec l'émotion âcre des au-revoir, la buée amère du cordial. Il fallait absolument partir.

J'embrasse Minette, je lève Anne-Juliette jusqu'à mes lèvres, la porte est déjà ouverte. La pluie tombe. Jacques est au volant, mes bagages sont déjà embarqués. En faisant un signe de la main, en direction de celles qu'on laisse, je noie mon pied droit dans un nid de poule. Je m'engouffre dans la B M W en m'ébrouant : portière, ceinture, manoeuvre. Et la Garonnière s'efface déjà derrière l'opiniâtre filet de pluie grise. Devant l'église du village, coup de frein, arrêt. A côté, une autre voiture s'est garée : c'est Edith , la mère de Jacques qui rentre de Roanne. Embrassade : *pas l'temps ! On est en retard ! Bonne année ! Attention !* Et de nouveau : portière, ceinture, manoeuvre. Maintenant c'est le rallye vers St Germain.... des Fossés !

Jacques est un silencieux. Cela fait maintenant dix ans que nous nous connaissons. Il était élève de Ireuillère à l'Ecole Supérieure d'agriculture du Château de Ressins où je débarquai en septembre 68, philosophe frais émoulu des cuvées du 22 Mars et du 13 Mai. C'était,- c'est toujours, d'une certaine façon,- un jeune homme taciturne, renfermé, aux aversions rapides, tenaces et féroces. Il m'avait pria en grippe : quelque chose d'instantané et de fatal. Une peste! Je sais que je n'ai pas le caractère facile et que mes manières pouvaient à l'époque, -doivent encore certainement ! - surprendre, choquer, « braquer » peut-être ! Ce dut être le cas. Mais ayant hérité de mes ancêtres hétéroclites quelques gênes indestructibles de jusqu'au-boutisme, d'obstination et de résistance, ce fut la guerre. Une guerre sans armistice, sans pitié mais non sans beauté, sans grandeur. La paix arriva comme le matin après la nuit, et le soleil après la pluie : inévitablement ! Avec la seule différence qu'il fait toujours aussi clair, et que le soleil n'arrête pas de tenir au chaud l'affection et la sympathie mutuelles qui ne pouvaient que naître de ce conflit de haute tenue.

Jacques ne termina pas son année de terminale : ce ne fut pas une petite affaire de faire passer cette décision à la maison. J'étais là. Et je fus là régulièrement pendant dix ans, passant toujours par la Fredière sur ma route pour quelque part. Finalement, d'accord avec son père , Jacques s'installa à son compte. Et je venais de passer huit jours dans sa maison, nouvellement emménagé...

Pendant la semaine, nous avons eu quelques discussions : en voiture, depuis la Poularde de Montrond-les-Bains où il m'avait pris en charge; devant la monumentale cheminée de la Garonnière, après avoir savouré Brassens tout en réchauffant un armagnac; à table, quand il nous était arrivé d'être entre nous...

Outre quelques problèmes personnels, Jacques avait toujours,- et tristement,- évoqué la figure immense, tentaculaire et polycéphale de Mammon dont il avait cru pouvoir user des ressources, et à l'occasion en abuser, à sa convenance, mais dont il devait reconnaître, chaque jour un peu plus, l'impérieux pouvoir et la redoutable tyrannie obsessionnelle. L'argent : il ne pensait qu'à l'argent, ne rêvait qu'à l'argent, ne parlait que de lui. Son goût de la lecture, son penchant pour l'amitié, son sens des belles choses, me confiait-il, il les avait perdus, oubliés, relégués dans un recoin toujours plus empoussiéré de son être et de ses habitudes. Non pas qu'il fut devenu avare! Jacques ne sait pas l'avarice : il est même d'une générosité qu'il doit contrôler, s'il veut boucler le nombre incalculable de boucles qui pullulent dans le métier d'éleveur.

Non ! L'obsession de l'argent dont il me parlait en des termes d'une menaçante passion était celle des investissements, des remboursements, des hausses et des baisses, des profits et pertes, des taux d'intérêt d'emprunt, des impôts, des assurances, de l'essence ... puis des ventes et des achats, de l'élevage et de l'abattage, des marges bénéficiaires minima et maxima... et puis encore des installations, transformations, améliorations, agrandissements. Un Jacques poursuivi, hanté, cerné, traqué : une chasse à courre dont il serait le cerf et pour qui le moindre arrêt, la moindre halte, la plus infime erreur, l'hésitation la plus ténue entraînerait, par la réaction en chaîne qu'elle provoquerait nécessairement, une série de catastrophes aux retombées impardonnables.

En slalomant par les départementales ruisselantes, c'est à tout ça que je repensais. Jacques conduisait, dur quand je l'observais à son insu, puis souriant,- comme un gamin - en s'apercevant de mon regard.

A la sortie de Montaignet-en -Forez , je ne pus m'empêcher de poser une question ,- bête, bien sûr ! Il n'y a plus que des questions bêtes quand on veut sauver une situation - : *Et alors finalement, tu t'en sors quand même, non ?* Il me sourit à la limite imprécise de la commisération et du ricanement. *C'est vrai,- pensai-je,- qu'est-ce que je sais de l'argent , moi qui ai trouvé la solution de vivre en définitive sur celui des autres , en payant plutôt de ma personne .* Le reste de la conversation se perdit en banalités ou en modulations du même thème : *Mais tu vis bien, quand même non ?- J'attends les bilans de fin d'année! jeta-t-il, d'un ton de voix, où se mêlaient à égale quantité une certaine reconnaissance de me voir m'intéresser à son sort et une conviction certaine que je ne comprendrai décidément jamais rien aux questions d'argent !*

La gare de St Germain des Fossés est l'une des choses les plus laides que le hasard de mes errances m'ait jamais infligé. Je voulais un journal : le kiosque était clos. Nous n'avions plus qu'à prendre un café au buffet en attendant le Thermal. Froid, saleté, laideur. Voix fortes. Visages avinés. Résignation ! Entre Jacques et moi, des paroles que seule l'amitié inspire et pardonne en même temps.

Et puis le train arrive sans s'arrêter à l'endroit indiqué sur les tableaux indicateurs. Course sur le quai; encombrement des bagages; bousculade aux portières. Coup de sifflet; ébranlement des wagons; une dernière main qui s'agite : *Bonne Année !* Jacques ne répond pas, mais ses yeux.... Et puis plus rien !

Il s'agit maintenant de trouver ma place : sur les longs parcours, je réserve toujours. Traitez-moi d'affreux bourgeois, si vous voulez ; mais je ne suis pas pour les voyages style *charge*

héroïque ou *prise de la bastille*. C'est déjà assez compliqué comme ça, avec les grèves surprises et les retards programmés. Je me débarrasse de ma valise au râtelier du sas, et avance précautionneusement, contrarié par les cahots de la rame. M.....! Quelqu'un est assis à "ma" place : j'ai horreur de ce genre de situation. Mais enfin je n'ai pas envie de rester debout jusqu'à Paris. *Je crains de devoir vous déranger !* dis-je d'une voix qui se voulait courtoise et ferme à la fois, avec un zeste d'humour, - comme on mettait du sirop d'anis dans mon huile de foie de morue, jadis ... On me regarde, hargneux : je tiens ma réservation en évidence ! On se lève, l'air surpris ; je ne réagis pas ! On s'éloigne en traînant la jambe, tandis que je dis merci.... je me demande encore pourquoi età qui !

Il fait chaud ! Il fait toujours trop chaud dans les trains ! Ou pas assez ! C'est un corail : je suis près d'une fenêtre, avec un vis-à-vis : la place est encore libre. Je me délivre de mon manteau, de mon écharpe et de ma veste de cuir. Je sors une revue, un livre, des copies à corriger et ma bourse. Je m'assois, pose mes avant-bras sur la tablette, tourne la tête vers le paysage de plaines qui défilent à perte de vue. Je ferme les yeux, en inspirant profondément.... C'est un moment voluptueux, qui n'appartient encore qu'à lui : il s'est passé quelque chose, il va se passer quelque chose. Pour l'instant, c'est un entre-deux, une parenthèse, une suspension du temps. Mon corps se tasse, ma tête glisse à peine sur mon épaule, mon bras droit a basculé sur l'accoudoir. Je ne bouge plus, je suis bien, je crois même que je me suis assoupi ...

Quand j'ouvris à nouveau les yeux, je sursautai : en face de moi, droite, les bras croisés sur la tablette comme à l'école, une petite fille m'observait avec une attentive application, depuis un moment certainement. Le visage était grave, le regard sérieux, la mine dénotant sinon une préoccupation, du moins une interrogation muette. Ses cheveux blonds lui tombaient en grappes bouclées, tandis qu'une simple barrette en retenait une grosse mèche à droite du front. Elle m'observait toujours de ses yeux bleus très clairs. Je n'étais pas gêné, mais légèrement mal à l'aise, devant l'intérêt soutenu et imperturbable qu'elle semblait me porter : j'en attribuai le mérite à ma barbe et à mes cheveux noirs que je porte longs et à mon teint basané, qui me donne des allures de Moustaki, de Carlos ou de Demis Roussos à la convenance.

Elle ne bougeait pas : sage comme une image, petite icône accrochée sur le fond de la campagne nivernaise, où le Thermal se faufilait maintenant.

Je me mis en devoir de corriger mes copies. Mes élèves se voyaient convier à disserter sur la devise de Rimbaud : *Il faut être absolument moderne!* Je dois avouer que les considérations successives de David, de Yann, de Stéphane, puis celles de Marc et de Thierry m'emplirent d'un grand vide ! Puis je tombai sur la copie d'Emmanuel qui, outre qu'il me satisfît l'esprit par quelques remarques fort judicieuses, ajoutait en post-scriptum que, considérant son essai comme un piètre présent de saison, il se permettait de me souhaiter, quand même, un joyeux Noël et une Bonne Année ! J'avoue encore que mon oeil se brouilla d'une eau reconnaissante, tandis que j'esquissais, en rencontrant le regard de ma compagne de voyage, un sourire que je lui offrais, faute d'Emmanuel !

C'est alors qu'elle parla : *Dis Monsieur, qu'est-ce que tu fais ?* Habitué à l'image, j'avais oublié la petite fille, et sa fluette voix me rappelait au Thermal. Ne sachant pas très bien sur quoi exactement portait l'intention de la question, je m'entendis répondre très scolairement, et dans l'ordre : *Je corrige des copies, je suis professeur, j'habite à Nice !* Je me demande encore pourquoi j'avais mentionné la ville : enfin ! Mais elle reprit aussitôt : *Ah ! tu es un maître ! Moi, j'ai une maîtresse, elle s'appelle Madame Duparc, je vais à l'école de la rue Dupleix.* Puis après quelques secondes : *Je m'appelle Sophie, et toi, comment t'appelles-tu ?* La maman, qui se trouvait de l'autre côté de la travée, esquissa le geste de faire taire Sophie : mais du geste et du regard, je lui fis comprendre de n'en rien faire, et, abandonnant Rimbaud

et la modernité, je m'appliquai à mon interlocutrice, qui, toujours les bras croisés, attendait que j'obtempérasse : *Je m'appelle Vincent-Paul !*

Alors ce fut merveilleux : on m'interrogea sur mon travail, mes élèves, la philosophie (vous voyez d'ici combien ce dernier thème peut être exploité!) ; on me confia les joies, les soucis, les peines et les espérances d'une écolière du XV^e ; nous nous autorisâmes même quelques considérations sur l'inter dépendance des méthodes pédagogiques et de l'humeur des maîtres et maîtresses, côté cour et côté jardin.

Melun annonça Paris à 30 kms. Dans le wagon, les voyageurs commencèrent à s'affairer. Sophie et moi poursuivions nos échanges, sous les sourires amusés,- on se demande par quoi! - de ceux qui nous entouraient et que Sophie ignorait souverainement.

Tout en parlant, je me mis enfin à ranger à mon tour tout ce que j'avais répandu sur la tablette. A un moment j'ouvris ma bourse et sortis 2 pièces de 50 cents, que je laissai sur la tablette, tandis que je m'appliquais à faire entrer mon matériel dans mon samsonite.

Nous entrions en gare, et je me levai comme chacun pour enfiler veste et manteau et me hâter à l'autre bout de la voiture récupérer ma valise que j'avais déposée en montant au râtelier du sas. Je pris congé de la maman tout en saisissant mon sac et, en ramassant les 2 pièces de 50 cents, je m'adressai à Sophie : *Au revoir Sophie ! Et bonne année, hein !* Mais elle, que ces deux pièces intriguaient visiblement,- je m'en rends compte maintenant,- depuis le début, me demanda, assez fort pour couvrir le grincement des roues : *Dis, Monsieur, qu'est-ce que c'est que ça ? - Eh bien, c'est 1 € pour le « Monde » !*

Et tandis que le Thermal nous déchirait les oreilles en freinant, Sophie marquant l'arrêt deux secondes, me cria, d'un air entendu, j'en suis sûr : *C'est bien suffisant !*

J'enfouis mes deux pièces dans la poche de mon manteau, courus jusqu' aux bagages. Puis ce fut la horde exodique sur le quai, à la recherche de mon filleul qui devait m'attendre. Le voilà! Mon Dieu qu'il a grandi. Sa mère est là : quelle joie de serrer dans mes bras, ma grande amie Thérèse ! *Jean François, s'il te plaît ! Prends les 2 pièces dans ma poche, et achète moi le Monde!* Jean François s'exécute, se faufila jusqu'au kiosque. Nous le dépassons. Bientôt, c'est lui qui, dans la cohue de la salle des pas perdus, me crie par derrière : *Il manque 1 € - Quoi? mais le Monde, ça vaut 1€!* Et Jean-François triomphant : *Oui, mais pas le Monde du dimanche, c'est pas suffisant!*

J'éclatai alors de rire en fouillant l'appoint dans ma bourse : pile tu gagnes, face je perds ! On ne joue juste qu'à pile ET face !

Chanteloup les Vignes 78 1er Janvier 1980

10

Tabula rasa

Les installations de la Télévision Bavaroise se sont développées au point de se situer à l'heure actuelle, en deux sites au nord est de Munich : Freimann et Unterföhring. En soi, la distance qui les sépare n'est pas grande, tout au plus un kilomètre à vol d'oiseau. Mais les deux points se trouvent de part et d'autre de l'Isar que longent l'autoroute de Nuremberg et la route à grande vitesse de Freising, le tout relié par des bretelles et des échangeurs à huit voies : ce qui, tout en allongeant considérablement ce km, rend le voyage de l'un à l'autre extrêmement risqué. Malheur à qui s'engage sans savoir exactement par où il doit passer pour se rendre à son but ! De plus ces parages de l'Isar étant particulièrement marécageux et le climat de Munich étant plutôt continental, on assiste souvent à des formations de brumes et de brouillards à très basse altitude, qui, en se mêlant aux fumées des zones industrielles, et aux échappements de gaz des autoroutes toutes proches, donnent naissance à des nappes de smog tellement épaisses que les phares ne les traversent pas. Le voyageur est alors pris au cœur d'un univers gris sale dont il doute qu'il finira jamais par se désintégrer, tellement compacte et profonde lui en apparaît l'écorce !

C'est ce à quoi nous pensions, Harald et moi-même, en passant la double porte de verre du bâtiment administratif B de Freimann. Nous venions de discuter très serré pendant plus de 90 minutes avec le directeur de production à propos d'une série catéchétique sur les rapports des apôtres avec Jésus de Nazareth. Ce genre est difficile : nous avons réalisé un film pilote sur Mathieu et l'argent. Nous savions bien que notre essai n'était pas convaincant à 100 %, et c'est justement la conscience que nous en avons, qui avait rendu la discussion d'autant plus malaisée, car si nous ne pouvions défendre tout à fait le produit fini, il fallait nous battre pour ne pas laisser déclarer close la phase d'expérimentation et de recherche.

Rien n'était gagné. Le Herr Doktor Direktor s'était montré très dur : rien ne nous avait été épargné. Fallait-il tout recommencer à zéro ? Tout était-il si mauvais ? Cela valait-il la peine, après tout le mal que nous nous étions donné, uniquement pour faire admettre le principe de telles productions ? Ce fut pourtant la nouveauté même, et l'inédit du projet qui avaient fini par l'emporter au bout du compte, notre juge ayant été sinon amusé, du moins suffisamment intrigué par notre enthousiasme, notre conviction et notre entêtement. Et nous nous vîmes accorder les délais et les crédits nécessaires à un second essai sur le même thème, en suite de quoi "on" trancherait sans appel. C'était inespéré : nous étions sauvés, du moins notre projet !

Il était 15 h. Vers midi nous avons pris une tasse de café et un cake dans le bureau d'Harald. D'un commun accord, tacite, nous y retournâmes pour récupérer nos serviettes et rentrer à Bairawies dans la grande banlieue sud est de Munich, après la zone résidentielle de Grünwald : un hameau où Harald habite une confortable villa au milieu d'un jardin de troènes et de mélèzes.

Harald est un être plutôt mystérieux : un artiste aux goûts macabres, - il peint de grandes toiles désespérées de corps gonflés et disloqués - mais aussi un réalisateur d'une sensibilité toute de nuances, - je connais de lui un portrait cinématographique d' Ezra Pound en noir et blanc, où la caméra sert d'organe total au mutisme volontaire de l'exilé de Venise ; c'est aussi un philosophe à la limite de l'amertume, et, surtout, un esprit curieux, en quête incessante, non de la sensation, mais du prophétique. Il dirige depuis une quinzaine d'années la rédaction

« Sciences de l'Education » de la télévision bavaroise (*Erziehungswissenschaften*) mais il vient de l'enseignement. C'est un ancien professeur de lettres de lycée. Je suis toujours fasciné par les hommes qui au bout de 10-15 ans d'une activité qui marche, décident d'en changer et de commencer ailleurs, autre chose.

C'est certainement son propre passé qu'il avait découvert chez moi, quand, lors d'un cocktail chez des amis communs, Fred et Erika,- où il s'était fait entraîner par Dorothée sa femme. Il m'avait interrogé (interviewé, devrais-je dire) une heure durant sur mes activités niçoises, mes convictions, mes projets, ma vie, quoi ! Dorothée avait participé à plusieurs de mes séminaires de dynamique de groupe et avait toujours tenu à ce que nous nous rencontrions, Harald et moi. Harald avait finalement accepté, piqué par une curiosité qui,-je le sais maintenant - a toujours été le meilleur détecteur de sa carrière.

Tu te souviens ! me lança-t-il , pendant que nous roulions au-dessus de l'Isar , *tu te souviens , quand au bout d'une heure d'interrogatoire, tu m'as soudain interrompu, pour me demander qui j'étais, au fond ! - Oui ! Et tu sais encore ce que tu m'as répondu ? - Non ! - Tu m'as répondu, l'air inquisiteur, un peu Orson Welles, dans le Procès : Je suis le troisième homme de la troisième chaîne !* Harald éclata de rire, à la fois flatté et un peu honteux, parce qu'il s'en souvenait fort bien et savait fort bien que je n'étais pas dupe du jeu qu'il me faisait jouer !

Il tourna vers moi un regard entendu, et rencontrant mes yeux étonnés - nous prenions la direction diamétralement opposée à Bairawies – il changea brusquement de ton et de visage : *"Dorothée m'a demandé d'acheter une table basse pour le salon. Je crois qu'il y en a à Métro. Tu veux bien que nous y passions ?* Je ne répondis à cette question de politesse académique que par un *Ah !* auquel j'ajoutai immédiatement, conscient de la pointe d'irritation que mon *Ah !* avait exhalée : *L'an dernier, j'y ai acheté mon blouson !* C'est le cuir que je portais ce jour-là et qui lui avait tellement plu lors des deux films qu'il avait tournés sur moi à Nice, qu'il avait tenu à le voir apparaître dans l'émission pilote de la série catéchétique que nous venions de défendre auprès du Direktor. Harald me regarda à nouveau : nous échangeâmes un sourire. Il avait horreur des grands magasins ; il n'aimait pas faire des achats ; il ne savait pas quel genre de table voulait exactement Dorothée, il n'avait aucune envie d'y aller ; et puis ce brouillard ne lui disait rien qui vaille ; et avec en plus cette circulation du week-end,- nous étions vendredi...

Harald me confia tout cela pêle-mêle tandis que nous prenions la bretelle de l'autoroute. J'étais personnellement absorbé par l'augmentation rapide du trafic et la disparition progressive des bas-côtés de la chaussée dans une brume qui montait en formations éclatées. En laissant la voiture sur l'immense parking de Métro, nous restâmes quelques secondes, immobiles côte à côte : *C'est impressionnant, hein ! - Oui,* pensai-je, tandis que mes yeux surpris effectuaient un travelling circulaire : la masse trapue de Métro et les milliers de véhicules tout autour reposaient sur un capitonnage de ouate sale et mouvante.

Métro est un entrepôt-cathédrale. Un décor pour Fritz Lang : je me demande d'ailleurs jusqu'à quel point Metro n'est pas à ramener à Métro-Polis. C'est peu de dire qu'il y a de tout : il y a tout ! Du minuscule à l'énorme, de l'élémentaire au sophistiqué, du nécessaire au superflu, de l'exquis au mauvais goût. Et dans les innombrables méandres des labyrinthes, une foule agrippeuse, palpeuse, moqueuse, et finalement contagieuse : le virus me gagnait, je me laissais attirer, entraîner, séduire par tant et tant de tentations aussi diverses qu'ingénieuses. Mes yeux avides dirigeaient mes mains. J'avais oublié Harald quand j'entendis sa voix : *Viens, je crois que j'ai trouvé !* me lança-t-il l'air moins qu'à moitié convaincu ! Je laissai retomber un vaste sweater bleu pâle, frappé au aigle de l' UCLA, et dont les spacieuses manches raglan devaient pouvoir contenir mes épaules. J'approchai.

Il me désigna négligemment un meuble de bois blanc, mais assez massif : la planche

de table, de plus 5cm d'épaisseur, offrait le dessin noisette des noeuds du bois, et les 4 pieds, travaillés au tour, lui donnaient, somme toute, une assise assez jolie. L'ensemble formait un ovoïde de 500 X 150 autour duquel pouvaient bien prendre place 8 à 10 personnes. *C'est une table, tu sais : au fond, celle-là ou une autre ! Tout dépend combien tu peux mettre : que t'a dit Dorothée ? - Pas plus de 200 marks ! - Et elle vaut ? - 200 exactement ! - Eh bien, qu'est-ce qu'on attend ?* L'évidence primitive de ma réaction convainquit Harald qui d'un geste d'agrément conclut l'affaire.

Il fallut nous rendre au dépôt voisin pour prendre livraison de la table en pièces détachées. Harald rapprocha sa Volvo, sortit quelques sandows usagés et se mit à arrimer la planche et les pieds de la table dans son emballage de carton sur la galerie de la voiture : je m'étais placé de l'autre côté du véhicule et nous nous passions les extrémités des sandows à fixer. Il faisait assez frais maintenant. La brume hâtait le soir : il devait n'être que 16 h 30, 17 h peut-être. Mais avec ce ciel et cet horizon bouchés, on se serait cru un soir d'hiver. Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur notre cargo. Portières. Ceintures. Stop. Et nous voici de nouveau sur l'autoroute.

Il était difficile de rouler à plus de 50 km/h à cause du trafic intense à cette heure. *On n'y sera jamais avant 18 h ! - L'essentiel est d'y arriver ! Ça nous permettra de discuter !* répliquai-je. Harald sembla se ranger à mon avis, mais je sentais qu'à la moindre occasion, il... C'est ce qui arriva. Les trois voitures qui nous précédaient sur la voie de droite,- nous roulions sur la voie centrale - clignotèrent au même moment pour sortir de l'autoroute en direction de Freimann. Harald clignota à son tour, pour se ranger derrière elles et profiter ensuite de la voie qu'elles libéreraient, pour foncer, lui, vers Schwabing, le Ring et Grünwald. Il accéléra brusquement,- c'est sa plus mauvaise habitude au volant ! La Volvo passa en quelques secondes à 80, puis à 100 km/h, laissant derrière nous un vide d'une bonne cinquantaine de mètres. C'est ce que je constatai en me penchant, - par instinct ? - vers le rétroviseur.

A l'instant même j'aperçus au fond du miroir un objet volant que je mis quelques infinis dixièmes de secondes à identifier. Alors je poussai un cri qui fit sursauter Harald : *Mon Dieu Harald ! Mais c'est notre table qu s'envole ! - Quoi ? - Regarde !* Je ne sais pas comment à partir de ce moment les événements s'ordonnèrent l'un à l'autre, mais je peux dire ce qui suit : Harald redressa la voiture sur la voie de droite, il regarda dans le rétroviseur, il reconnut la table, il devint blanc, il stoppa sec contre le talus, tandis que les autres voitures slalomaient : les unes de chaque côté de la table qui avait fini par atterrir sur la voie centrale sans toucher personne ; les autres le long de la Volvo qui occupait un bon tiers de la voie de droite. Je fermai les yeux : je me sentais sans force, incapable de la moindre réaction, de la moindre initiative, de la moindre envie. Quand je les ouvris de nouveau, Harald regardait droit devant lui, inexpressif et absent. A droite et à gauche de la chaussée, la brume avait tout envahi, laissant se perdre dans un infini comateux, le couloir fatidique de la vitesse à tout prix.

Alors il se tourna vers moi : il avait vieilli de 10 ans. Ses traits s'étaient creusés, les points de sa barbe avaient noirci et sa moustache terni; son front me parut immense et blanc. *Sors !* lui dis-je soudain. *Je suis coincé de mon côté !* Il s'exécuta automatiquement. Je me glissai sur son siège pour m'extraire à mon tour. Et nous contemplâmes le ballet des voitures à partir de la table répandue avec obscénité au milieu de la voie centrale, tache blanchâtre sur l'asphalte presque noir de coups de freins et de cambouis. Autour d'elle, roulant au gré des pneus qui les animaient irrégulièrement, les quatre pieds allaient et venaient sur l'aire désolée qui avait failli devenir le théâtre apocalyptique du week-end de Jean-Luc Godard !

Et il ne s'était rien passé !

Il s'agissait maintenant de tout récupérer. Comme des automates, bras ballants à la recherche d'un hypothétique équilibre, nous avançons en syncope vers la table apode, comme on

progresses vers le Saint des Saints d'un sanctuaire maléfique. J'imagine d'ici ce qu'une caméra grand angle eût pu tirer comme séquence fantastique en contre plongée.

Pendant que nous esquissions bien malgré nous de graciles écarts de toréadors débutants, les automobilistes nous gratifiaient au passage des gestes les plus insensés, et nous lançaient des invectives que seule leur vitesse nous épargnait de comprendre !

La cérémonie du transfert se déroula comme une levée de corps sous mitraille. Les dix mètres qui nous séparaient du talus sont l'une des distances les plus longues que j'ai du parcourir au cours de mon existence.

Depuis que nous avons débarqué, nous n'avions échangé aucune parole. Nous n'avions pas eu non plus besoin de nous entendre pour mener à bien cette opération suicide. Et pourtant la coordination de notre progression, de nos mouvements et maintenant de notre retraite était parfaite. C'est d'un parfait accord, tacite aussi, que le blessé – excusez, l'objet !- fut, cette fois , déposé dans le coffre profond de la Volvo. Il fut plus facile de rassembler les quatre pieds qui rejoignirent la planche.

Et puis, quand tout fut de nouveau en ordre, toujours sans un mot nous regardâmes encore une fois les lieux qui auraient pu connaître l'année zéro d'un certain nombre d'existences, dont les nôtres!

Et comme mus soudain par le ressort commun d'un destin partagé l'espace d'un moment, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre en sanglotant nerveusement.

Qu'ont du imaginer les voyageurs du week-end à la vue de ce couple enlacé, sur le bord de l'autoroute, à cause d'une table rase ...

Munich, le 3 Avril 1980

11

A tue-tête

J'avais accepté depuis neuf mois déjà de sacrifier ma semaine de Carnaval (le Fashing de Munich) à un training psycho dynamique pour les étudiants en théologie (aspirants au sacerdoce ou à l'assistantat pastoral) du Priester Seminar de Munich ... quand, peu avant Noël, un coup de fil suivi d'une lettre d'excuses me décommanda : l'université ne jouait pas relâche cette semaine-là, et il n'était pas question que les éventuels participants à mon training manquassent l'un quelconque des cours étant donné.. ; La lettre s'enlisait dans les explications et les argumentations, comme le Rhône après Arles, quand il ne sait plus très bien s'il est eau, terre, fleuve ou mer ! Avec la seule différence que je préfère de beaucoup la Camargue aux marais de l'Isar !

La même lettre me demandait de bien vouloir remettre, sans la supprimer, mon intervention. J'avoue que ce changement unilatéral de politique n'avait quelque peu refroidi. Dans un premier mouvement je voulus tout ignorer. Et puis je décidai plutôt de « les » décourager, ou plus exactement de « les » éprouver, en leur » donnant l'occasion de montrer si vraiment « on » tenait ou non à mon training.

Je sais que c'est un jeu puéril, et que je mets alors souvent beaucoup de gens dans l'embarras. Pourtant, cela ne semble légitime, dans la mesure où la labilité de mes partenaires sociaux atteint parfois un tel degré, qu'à l'échelle Richter des agendas, peu des rendez-vous tiendraient le coup en définitive. J'aime qu'on s'en tienne à ce qu'on a dit, promis, arrêté !

Je proposai le Noël suivant : à douze mois de distance ! Rien que pour voir ! Espérant bien ne rien voir!

C'est moi qui fus surpris ! Par retour du courrier, on me confirmait ma proposition, en me priant encore de..., et de ... etc.

Cette réaction me rendait d'autant plus perplexe que cet échange de correspondance n'effectuait en fait avec un certain Guido que je n'avaia jamais vu, qui ne me connaissait que par ouï dire, et dont le poste de responsabilité dans la formation de cette jeunesse lui permettait de choisir, où il les trouvait, les intervenants des séminaires.

Conrad, un ami commun, pour qui je travaille aussi, lui avait donné mon nom. Guido m'avait contacté l'hiver précédent dans les montagnes de Salzbourg, pour une première session qui avait eu lieu au château de Fürstenried, à la sortie sud de Munich. C'est de cette intervention que l'idée d'une seconde avait découlé. Et j'avais de suite donné mon accord. Non pas que le travail me manquât ! Mais j'avais découvert chez les quinze jeunes gens et jeunes filles qui s'étaient portés volontaires pour cette expérience, d'abord une telle suspicion, presque une agressivité sourde à mon égard, puis, au fur et à mesure que le training se déroulait, un tel désir besoin d'ouverture frisant la béance : si bien qu'en fin de parcours, leurs frustrations accumulées jusqu'ici avaient réussi à me transformer en "guru" ! Toutes nos veillées s'étaient étirées jusque très tard dans la nuit, ou plutôt très tôt le matin. On me racontait tout : et surtout cette grande misère de la théologie officielle, taisant les vrais problèmes de la foi quotidienne, au profit de la systématisation scolastique d'une histoire de dogmes. Aucune possibilité de faire entendre une voix interrogeante, toutes les réponses étant déjà là, et depuis longtemps ! Aucune opportunité d'élever d'un ton une velléité de contestation : toutes les formulations

ayant fait déjà leurs preuves, et depuis longtemps ! Aucune occasion de confrontation avec la vie réelle : toutes les règles morales ayant déjà tout prévu, et depuis longtemps.

Mon émotion avait viré à la compassion, en entendant les apprentis curés, mes futurs collègues décrire l'univers règlementaire, rituel, carcéral et répressif, dont j'avais cru naïvement comprendre qu'il s'était écroulé depuis ce 28 octobre 1965 où Lui, Paul, évêque de l'Eglise catholique, à Rome, près St Pierre, en vertu du pouvoir apostolique qu'il tenait du Christ, en union avec les vénérables Pères, avait approuvé, arrêté et décrété dans le St Esprit, et ordonné que le décret sur la formation des prêtres : *Optatam totius Ecclesiae renovationem* fut promulgué pour la gloire de Dieu !

Nous somme en 79, que diable ! me disais-je en les écoutant ! *Qu'en 70 j'ai pu connaître personnellement des restes de la situation antérieure, passe encore ! Mais après 15 ans ! Combien de promotions faudra-t-il encore passer à la lobotomie concentrationnaire ?*

Je me surpris à aimer furieusement ces visages de 20-22 ans qui se tendaient vers moi, ...me criant à tue-tête qu'ils mouraient d'inanition et d'étouffement spirituels dans leur foi dénucléarisée, leur engagement indifférencié, leur théologie strabique et leur existence déstructurée.

C'est au bout de ces nuits trop courtes pour eux, épuisantes pour moi, - qui me traînaient littéralement de non fauteuil à mon lit !- que nous avons décidé moyennant l'accord de Guido, de relancer une session de même type, afin d'offrir au plus grand nombre l'occasion de se laisser déverrouiller le cœur, la bouche, les yeux, la tête

Ce n'était donc que partie remise !

En consultant mon agenda, je dus admettre que cette défection arrangeait pas mal de choses. J'aurais ainsi tout mon temps pour régler pas mal d'affaires qui restaient en suspens et qu'il fallait bien arrêter, car leurs échéances approchaient. Je résolus de passer quand même Carnaval à Munich et m'attelai à mon téléphone pour aménager les différents rendez-vous. La semaine serait épuisante, je le savais, mais il le fallait ; j'eus de la chance : Kai accepta de me recevoir le premier à propos d'un scénario sur les gamins de Bogota et d'un autre sur les bidonvilles de Manille. Je restai deux jours chez lui : sa femme et ses filles s'étaient envolées aux Baléares, ce qui nous permit de vivre une soirée de permissionnaires en goguette ! Kai devait me déposer ensuite sur l'autoroute de Salzbourg, à la hauteur de Rosenheim, où Conrad me prit, direction Bolzano, dans le Tyrol italien : nous devons arrêter les détails d'un voyage en Grèce sur les pas de St Paul pour Pâques t avec 20 étudiants de Munich. Mais comme Conrad avait envie de skier un peu, et que l'ambiance d'un chalet de montagne n'est pas une contre indication pour terminer un manuscrit, nous nous retrouvâmes à 1500 m d'altitude, par un temps magnifique. Pendant la journée il skiait, et j'écrivais. Nous passions l'après- ski en compagnie de Saul de Tarse. Après la randonnée tyrolienne, Conrad me déposa à Munich chez mon éditeur. J'y passais deux jours à discuter textes, photos, tirages, contrat etc... Josh, mon lecteur, me parut quelque peu désespéré devant la somme de travail encore à abattre pour faire de mon manuscrit un livre publiable. Le temps me pressait aussi, et je lui proposai de venir pour la semaine sainte à Nice : il n'y avait aucun problème, je l'installerais dans la « chambre de jeune fille » de la villa familiale et mes parents seraient aux petits soins pour lui. Le matin, nous travaillerions chacun de notre côté, lui à mon manuscrit, moi à mes cours et nous passerions l'après-midi, la soirée et la nuit s'il le fallait, à discuter et à parfaire son travail du matin. L'idée l'enthousiasma, il feuilleta son agenda : il était libre. Marché conclu ! Je lui demandai de bien vouloir me déposer aux studios de la Télévision Bavaroise, à Unterföhring. Je n'avais pas encore terminé mes contacts. Ce que Josh fit de bonne grâce.

Depuis la maison d'édition, j'avais averti Harald de mon arrivée à son bureau, fin d'après-midi. Harald dirige la rédaction « Sciences de l'éducation » à la télévision bavaroise. Je travaille avec lui depuis qu'il a tourné sur moi et mes activités niçoises deux films qui étaient justement programmés cette fameuse semaine de Février. Seulement, - ironie du sort - c'était le jour avant et après mon séjour. J'avais déjà visionné les deux films à la table de montage : ce qui m'intéressait, c'était les premières réactions de la presse et du public.

Harald m'attendait. Oui, tout avait très bien marché. Déjà. Hambourg et Berlin voulaient les films, C'était un succès !

Il commanda du thé. Nous nous plongeâmes dans les chauffeuses de son bureau. Raimund, un collègue arriva. Et nous discutâmes d'une catéchétique pour laquelle les crédits avaient été débloqués le matin même : tout ne baignait pas encore dans l'huile pour ce projet, mais enfin le budget était là ! Il fallait se mettre au travail des scénarios.

Je devais loger chez Harald les jours suivants. Il était 18h. Nous prîmes congé de Raimund et des secrétaires. Je jetai mes bagages dans l'immense coffre de la Volvo. Et nous voilà partis en direction de Baraiwies, via Grünwald.

J'avais dû prendre froid...pourtant le chauffage fonctionnait à la suédoise ! Un courant d'air dans le bureau d'Harald, probablement, je me rappelle être arrivé en nage aux studios. Je ne sais jamais comment m'habiller en Bavière. Le temps est d'une telle instabilité qu'une même journée se mue parfois en panorama des quatre saisons. Je frissonnai. Harald s'en aperçut. *Kalt ?* demanda-t-il, paternel. *Nein ! Fahr nur !* Nous nous trouvions en plein carrousel automobile : 18h30 dans Arabellastrasse à la hauteur de la tour de Babel d'Hypobank, c'est un peu Fellini Roma, première séquence moins la pluie ! Le ciel était rouge avec des barres violettes et des éclats dorés aux interstices : ce quartier de gratte-ciels se transfigurait dans la lumière. Nous nous taisions et ce silence, mêlé à ma fièvre naissante, avait secrété une moelleuse torpeur. Je m'entendais respirer lourdement, comme lorsqu'on s'endort, tandis que remontaient, enchevêtrés dans les fils mêlés des derniers jours : l'âcre odeur des steaks grillés du restaurant argentin de Schwabing en compagnie de Käi, l'ivresse blanche et glacée de Cortina d'Ampezzo aux côtés de Conrad, les arabesques glauques des détritrus sur le canal de Nymphenburg dans les pas de Josh ; et maintenant la palette à fond rosé de Parkstadt auprès d'Harald.

Je dus m'assoupir quelques instants. Quand je revins à moi, je vis défiler sur le pare brise les sombres frondaisons de Grünwald : *O K ?* demanda très consciemment Harald. *Danke !* répondis- je, aussi consciemment. *Tu sais que Dorothee - sa femme - a invité quelques amis ce soir ; il y aura Erika et Fred, ainsi qu'Elisabeth et Erwin - Mais voyons, y fallait pas !* Et nous éclatâmes de rire ! Harald poursuivit : *Nous devons ramener des truites pour le repas. Je connais un élevage près d'Asholding, on les prendra là. C'est sur la route !* Je lui répondis par un sourire et nous sortîmes de Grünwald pour prendre la route de campagne, délicieusement vallonnée et qu'entrecoupaient chemins, forêts, ponts et villages.

Tout d'abord Harald ne se souvint plus si l'élevage de truites se trouvait avant ou après Asholding : il n'y était venu qu'une fois, ou plutôt, - m'avoua-t-il quand nous eûmes traversé et retraversé quatre fois le village - il n'y était jamais venu lui-même, mais Dorothee lui avait dit que les truites y étaient excellentes, et que c'était là qu'il fallait les prendre ! Il devait être 19h30, il faisait nuit, et il est rare de rencontrer un promeneur au bout d'un village dans l'obscurité : même en pleine Bavière! *Dorothee m'a indiqué qu'il faut passer un petit pont de bois sur la droite, et que le chemin y mène tout droit. - Mais j'ai vu un pont sur la droite. Attends ! Sur la droite ou sur la gauche? Je n'arrive plus à m'orienter !* Alors nous

retraversâmes le village une énième fois, chacun scrutant de son côté, à la recherche du petit pont de bois...

Ce n'était en fait qu'une passerelle, mais nous fûmes d'accord de nous en contenter. Le chemin menait à une petite cour, de ferme apparemment, car il baignait dans l'air lourd une tenace odeur d'ensilage ! Tout était éteint : on distinguait bien la maison de maître, sur la gauche et au fond, quelques hangars, étables et apprentis. Nous garâmes près d'un puits. Nous n'avions pas plutôt mis pied à terre qu'un aboiement terrible déchira le silence opaque. La bête apparut à la porte d'une dépendance de la maison : un terrifiant berger allemand, - évidemment ! - qui n'aurait fait qu'une griffée du moindre assaillant. Nous n'osions plus bouger, quand une voix forte retentit en même temps que l'entrée de l'entrée s'éclairait. *Was ?* En contre-jour apparut une maîtresse - femme, les poings sur les hanches, en ample chemise de nuit trois quarts, les cheveux fleuris en bigoudis et, aux pieds, d'impenses bottes de caoutchouc sombre, du genre de celles que portent les pêcheurs de saumons dans les torrents de montagne.

J'ai failli pouffer de rire : mais pensant soudain à Cerbère, à l'étrangeté du lieu, et à notre repas, je me retins avec peine, tandis qu'Harald déclinait notre désarroi et notre requête. L'amazone descendit sans un mot les trois marches de l'entrée, passa la porte d'où le chien s'était éclipsé, donna de la lumière ; nous la suivîmes à l'intérieur, tandis que montait à nos oreilles un bruissement d'eau que nous n'avions pas remarqué jusqu'ici.

Nous découvriâmes l'élevage : des centaines et des centaines de truites de toutes les tailles et de toutes les nuances de gris, frétilaient dans une dizaine de piscines, peu profondes, alimentées en permanence par des tuyaux à jet brisé, qui, si l'on fermait les yeux, donnaient l'illusion sonore d'une cascade rebondissante. *Combien ?* hurla presque notre Néréide. *10 !* répondit Harald, l'imitant sans s'en apercevoir.

Alors ce fut fascinant !

La walkyrie se saisit d'une profonde épuisette à long manche, la plongea dans un bac, attrapa un poisson, ramena l'instrument, empoigna la bête, déposa l'épuisette, s'empara d'un gourdin, assomma d'un coup sec l'animal frétilant avant de le rejeter dans un évier en zinc ! La même opération répéta dix fois, avec la même précision, le même rythme, la même attitude mécanique et blasée ; tandis que le chien assis à ses pieds surveillait impassible le déroulement des opérations. Harald et moi étions comme au ping pong : nos têtes suivaient la manoeuvre en mouvements pluridirectionnels. Sans un mot.

Quand les dix victimes furent traumatisées, le second mouvement commença. Le bourreau choisit dans une panoplie accrochée au-dessus de l'évier, un long couteau plat, à la lame parfaitement effilée, et se mit consciencieusement à décapiter et à vider chaque truite, d'un geste si adroit et avec une telle efficacité qu'une boule se forma en moi au creux du sternum. Cependant je ne pouvais détacher mes yeux du bloc opératoire. Puis chaque truite était lavée à grande eau et retombait dans un second évier de zinc, où elle continuait de bondir, au milieu du charnier...

J'étais en train de contempler avec dégoût le seau jaune où s'entassait les têtes et les abats sanguinolents, quand la spécialiste me remit un sac plastique, qu'elle tenait à deux mains, tellement le contenu remuait et risquait de se déverser. Harald paya, laissa un pourboire à cause du dérangement : *Danke !* Nous regagnâmes la voiture comme des malfaiteurs, à la fois satisfaits, - nous avons nos poissons ! - et honteux, - mais à quel prix !

Pendant les 6km d'Asholding à Baraiwies, il n'y eut pas un mot. On n'entendait que les coups de vie cogner éperdument contre la membrane efficace du sac que mes mains tenaient à grand peine fermé.

J'avais mauvaise conscience. Ne me demandez pas pourquoi : je sais que c'est ridicule ! Ce n'était que des truites, et je n'allais pas en faire une histoire !

Mais toute cette vie décapitée qui continuait de vibrer, de bondir, de (se) battre, de résister! Toutes ces extrémités nerveuses qui conservaient le souvenir frétilant de leurs amputations! Tous ces corps inutiles qui ne criaient eux aussi à *tue-tête*, - et comment !- la rage de leur volonté de vivre !

La boule qui me bloquait le sternum glissa jusque dans l'estomac. Elle nouait autour d'elle mes entrailles que la fièvre avait déjà attaquées.

Je traversai le jardin avec mon paquet vivant, féroce ment retenu et tout aussi remuant que dans la voiture. J'embrassai ou plutôt me laissai enlacer par mes amis, ne pouvant moi-même lâcher ma prise, sinon... Je voyais déjà mes dix poissons sur la moquette blanche du salon, esquissant en traces rouges, un ballet macabre où Jean Baptiste aurait pris, après coup, la place de Salomé. Je me précipitai à la cuisine. Dorothee remarqua mon drôle d'air : *Je ne me sens pas bien !* dis-je. *Tiens, où dois-je mettre les truites?* Elle me désigna un bassin. J'y déversai mes cadavres animés. Était-ce l'agonie ? Ils se mirent à sauter si haut, que certains tombèrent par terre, d'autres se cachèrent dans la salade, certains atterrirent sur une tarte aux groseilles qui prenait le frais !

Ma tête bourdonnait. Je regagnai ma chambre. Je pris une douche.

A table je me sentis mieux. J'étais si heureux de cette surprise de Dorothee, d'avoir invité quelques amis que j'aime beaucoup. Harald avait remonté une *Spät Auslese* qui révélait toutes les vertus cachées d'une salade martiniquaise, spécialité de Dorothee. Les chandelles diffusaient l'intimité du petit souper. Dans ces cas-là, j'aime fermer de temps en temps les yeux pour savourer égoïstement la douceur du moment, d'autant plus qu'un discret fond musical égrenait en stéréo le Köln Concert de Keith Jarrett...

Quand je revins à moi, les truites reposaient au milieu de la table sur un canapé de feuilles vert pomme. La peau se détacha très facilement, l'arête aussi ! Ainsi ouvertes, et dorées par le beurre chaud mêlé d'herbes, elles n'étaient devenues que du poisson. Du très bon poisson d'ailleurs !

La soirée se prolongea. Mais je sentais que ma fièvre montait. Je m'excusai et pris congé de chacun. En me déshabillant, je fus pris de tremblements, tout mon corps vibrerait irrésistiblement, mes dents claquaient, mes tempes battaient à éclater. Une fois nu, je pus à peine me tenir droit. Dans un dernier sursaut de conscience je courus jusqu'à la salle de bain, où je rendis jusqu'à la dernière bouchée!

Je me douchai à nouveau, l'eau était bouillante, je ne m'en aperçus que le lendemain : mon corps brûlait Je me frottai à l'eau de Cologne, enfilai pyjama et pull over, doublai mon édredon et me glissai dans mon lit en continuant de frétiler de tout mon corps.

Et tout en sombrant dans un épuisement glacé, j'entendais depuis les pelouses de Fürstenried et les canapés de feuilles, hurler comme on appelle à l'aide : *à tue-tête !*

Munich 4 Mai 80

- Plus 70% des jeunes interrogés n'ont pas su indiquer le nom d'un homme ou d'une femme qui soit pour eux un point de référence intellectuelle.
- Il y a une crise des vocations parce qu'il y a une crise de guides crédibles.
ZF06072508

12

De commencement en commencement

Ma journée de travail se termine souvent là où le jour bascule pour commencer à nouveau. Je rentre habituellement très tard, comme on dit : les rencontres de l'après souper ont toujours tendance à se prolonger, et, passés les premiers bâillements de 22h, 22h30, suivant les individus, le second souffle l'emporte et la nuit qui continue semble connaître un nouveau départ. Mais chacun sait qu'il faut dormir : il faut mettre fin à ce qui pourrait apparemment durer encore, ne serait-ce que pour le découvrir à neuf le jour suivant et voir naître encore des commencements inattendus ... Nicodème avait attendu la nuit pour interviewer le rabbi de Nazareth, et apprendre qu'il faut renaître sans cesse, comme chaque nuit du monde enfante l'aube têtue de nos éveils! La ténèbre est propice aux illuminations.

J'aime, en rentrant, entendre les mille bruits de la maison qui dort. L'un se retourne dans son lit, l'autre murmure un message inouï, le troisième accompagne son rêve de végétations sonores ! Et puis soudain un meuble craque, une porte geint, une conduite tousse. L'obscurité résonne de régénérescence, tout vit d'une autre façon, et l'oreille étonnée apprend à regarder, ce qui à l'oeil, se refuse alors...

Quand j'ouvrais la porte de ma chambre dans mon ancien appartement, et que je donnais de la lumière, l'installation électrique était telle, que la radio se mettait en marche et que s'éclairait aussi la petite salle d'eau aménagée dans un recoin de la pièce. Bref, l'univers de mon antre me tombait dessus d'un coup, comme lorsqu'on ouvre brusquement vers 9h du matin, la fenêtre hermétiquement fermée pour la nuit d'un mas provençal : le soleil vous renverse de toute son aveuglante luminosité. Vous savez, la résurrection, il n'y a rien de plus renversant que ça !

C'est alors que je vis la dernière phase de ma journée de travail! Sur mon lit,- que je ne fais qu'au changement de draps, - *comme on (ne) fait (pas) son lit, on se couche*, aimait à répéter mon père ! - sur ma couche, donc, il traîne toujours du courrier, et quelques "mémos" téléphoniques : ce qui est *arrivé* pendant que je vaquais dehors. On me demande très souvent de rappeler, quelle que soit l'heure ! Ce sont les moments les plus surprenants d'une existence quotidienne, même quand tout semble devoir finir, la vie vous bouscule et fait redémarrer la machine. Encore un coup ! Alors je rappelle ! Et il m'arrive encore de passer une heure au téléphone, jeté dans un fauteuil du salon obscur, les pieds baignant dans le rai de lumière jaune qui s'échappe de mon terrier ! Il m'est même arrivé,- mais ne le répétez pas, on me prendrait pour un fou,- de sortir à nouveau pour une nouvelle mission ou d'inviter mon correspondant à venir chez moi pour discuter en toute tranquillité !

Vous comprenez que syndicalement je ne suis pas fiable et qu'au tarif des heures supplémentaires, je devrais être multi millionnaire, mais j'ai un patron pour qui mille jours sont comme un jour, et mille heures comme une heure ! Pour nous, l'argent, c'est du temps ! On n'a pas le temps de finir, qu'il faut déjà recommencer ! Et pourtant cette nuit-là ne fut pas comme les autres nuits !

Je venais de m'asseoir sur le rebord de mon lit pour lire les derniers appels quand je sentis qu'on me regardait. Je levai les yeux et aperçus dans l'embrasure noire du cadre de la porte la stature massive de Jean-Marie, dont le pyjama désordonné s'entortillait comiquement autour des mollets qu'il a,- qu'il avait ! ,- plutôt solides. *Bonsoir ! dis-je ! Ou plutôt Bonne nuit !* Il ne

répondait rien. *Qu'y a-t-il ?* demandai-je, gêné de ne pas voir les traits de son visage. Je me levai et m'approchai. Je vis alors ses yeux : ils étaient gris, comme une cendre qu'on a renoncé à faire reprendre. Ses bras ballants lui donnaient un air de tel abandon et son immobilité ajoutée à son mutisme rendait cette scène tellement bizarre, que j'aurais jeté n'importe quoi dans le silence, histoire de le combler.

C'est alors qu'il parla : *J'ai le cancer ! Voilà ! C'était dit ! Il l'avait dit ! Il ne portait plus ça* tout seul. On était deux désormais ! Sur le seuil de ma porte, au milieu de la nuit, après le jour et avant le jour, dans la parenthèse de la lumière, un enfant cria dans une des boîtes à vivre de l'immeuble, surpris au détour de ses rêves par un cauchemar d'horreur et de trahison !

Je me sentis inhumainement lucide. Je dus fermer les yeux un instant. Mes tempes tambourinaient de sang brûlant, mes dents se serraient en douloureuses saccades et ma gorge s'embarrassait de salive amère. Mon crâne résonnait du dernier appel de cette nuit !

Et pourtant j'ai l'impression d'avoir de suite crié : *Quoi ?* parce qu'il est des mots qu'on ne veut pas avoir entendu prononcer et qu'on ne peut pas avoir compris comme allant de soi. Jean-Marie ne répondait pas, ne répondait rien, ne répondait plus !

Alors je dus le secouer ! Abandonnant mes papiers, j'agrippai ses épaules et me mis à lui crier toutes sortes de choses en pleine figure : que ce n'était pas vrai, qu'on n'a pas le droit de dire des choses pareilles, et qu'il n'avait qu'à aller se recoucher et que nous verrions le lendemain. On voit toujours plus clair le lendemain ! C'est ce qu'on dit en tout cas...

Il me regarda dans les yeux ! Puis un frêle sourire sembla secouer les cendres de son visage et il se dégagea doucement de mon étreinte, avec un *Bonne nuit* à peine expiré.

Je ne refermai ma porte qu'une fois la sienne close. Je me déshabillai en vitesse, fis couler une douche brûlante, me versai un double whisky plein de glaçons. Et ainsi, sous l'eau bienfaisante, je me réconfortai d'un cordial glacé, tandis que mon esprit embrouillé renonçait à lutter contre la tornade des événements.

Je dormis à poings fermés ! (J'aime ici cette expression. Je m'endormis en effet comme on se jette avec résolution dans une bagarre où l'on veut gagner !) Oui, le plus étonnant, c'est que je dormis. Ou peut-être n'est-ce pas étonnant du tout justement ! J'étais épuisé : je ne pouvais pas faire autrement ! On ne peut rien contre la défaillance physique. Ou si peu ! Le corps aussi a ses raisons

Quand je revis Jean-Marie le lendemain matin, nous ne fîmes aucune allusion à la chose ! Après la prière communautaire, nous prîmes la voiture et chacun regagna son bureau, en ville. Je téléphonai immédiatement à Monique, ma collaboratrice, confidente, secrétaire, chauffeur (c'est une espèce d'ange gardien, à la fois copain et garde-fou : quelqu'un qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie, et que l'on a intérêt à ne pas manquer, parce que ça n'existe, pour chacun, qu'à un seul exemplaire). Nous décidâmes de prendre rendez-vous pour l'après-midi même avec le gastro-entérologue qui... avec l'acuité d'un homme résolu à n'entretenir d'espérance que la chrétienne, confirma d'une voix ferme, - parce qu'elle devait, aussi, soutenir ceux qui écoutaient, l'implacable et univoque diagnostic ! *Docteur, est-ce que pour Noël...* (nous étions en juin) - *Noël !* s'écrièrent ses lèvres fines, tandis que ses mèches toutes blanches s'agitaient soudain, rendant encore plus clair le bleu pâle de ses yeux intenses : *Noël, ah mes amis ! Avant Toussaint, ce sera fini !* Et voyant que nous étions prêts à tout entendre, désormais, il commença d'une voix morne à décrire la chronologie prophétique des mois que nous devions encore partager avec Jean-Marie, et où chaque étape prenait dans sa résonance, l'allure d'une station du chemin de la croix. *Il ne faut rien lui dire. Mentez ! Il doit lutter ! Nous devons lutter avec Lui !* Et tout en descendant l'escalier, puis dans la voiture, enfin dans mon bureau, nous sentions s'étendre et se propager la réalité devenue terrible tout d'un coup, parce qu'elle était devenue la réalité d'un être cher, c'est-à-dire notre propre réalité.

C'est alors que commença la fin !

Chacun redoubla de feinte bonne espérance et d'enthousiastes demi-vérités. Les vacances d'été arrivèrent et ce fut l'hôpital, la première opération, la salle de réanimation. Je suis sûr que Jean-Marie savait que tout le monde lui mentait par amour. Il ne questionnait pas. Il semblait se retirer,- déjà – dans un mode d'existence où les réponses prennent un goût inusité parce que les questions qui y correspondent, se formulent suivant une autre syntaxe, une autre morphologie, une grammaire autre.

Dès le début de cette affaire, j'ai la conviction que nous n'avions plus parlé la même langue, et que Jean-Marie n'a plus conjugué le temps qu'au présent.

Fin juillet je résolus de partir. J'avais prévu de passer l'été en Bavière, puis en Hongrie, après une retraite dans un monastère du Doubs. La famille de Jean-Marie avait débarqué : nous leur laissâmes l'appartement. Les médecins ne prévoyaient rien jusqu'en septembre : il me fallait de la distance. Je pris le train pour- la Grâce - Dieu.

Notre Dame de la Grâce Dieu

Samedi 22 Juillet 1978, 10h00

Ah ! Jean Marie !

Je crois que je ne t'ai pas quitté ! Toute cette semaine tu as été présent avec moi, que ce soit dans ma chambre, sur mon lit, à ma table de travail, dans mes promenades, à la chapelle, au réfectoire : c'était,- et c'est - toujours ton image qui revenait et qui revient. Les premiers jours, je m'en suis voulu de t'avoir laissé : j'avais l'impression d'avoir fui, de t'avoir abandonné, d'être lâche. J'ai mis du temps à chasser cette pensée : il est vrai que j'étais fatigué, que mes nerfs étaient à bout, et que j'avais le sentiment à Nice, de tout porter sur mes épaules tandis que toi tu souffrais tout dans ton corps .

J'ai bien fait de partir : c'est ce que je me dis à la fin de cette retraite (en partie pluvieuse). Je n'ai fait que lire la bible : je ne pouvais rien faire d'autre. Lire la bible et penser à toi.

Et je me suis aperçu, qu'en pensant à toi, bien sûr, c'est à toi que je pensais, mais je pensais surtout à nous. Je ne m'étais jamais rendu compte à ce point comment je tiens à toi, combien nous tenons ensemble, combien tu m'es complémentaire et combien j'ai besoin de toi pour être moi-même. Jamais je ne m'étais aperçu, avec cette violence, à quel point tu m'es nécessaire. Ces jours, j'ai revécu notre année de noviciat, mais bien plus encore ces 5 années niçoises : ton arrivée, ton adaptation, ta prise de conscience, ton autonomie progressive, et tout récemment l'aube de tes initiatives.

J'ai revu nos entretiens dans nos bureaux, dans la voiture, devant la télé, sur la Promenade. J'ai ré-entendu nos coups de fil, surtout ceux du soir, autour de 18h, pour tomber d'accord sur ce que nous ferions de notre soirée. J'ai fait une ré-vision de vie. Et je me suis aperçu que je ne pouvais comprendre ma vie, qu'avec la tienne: comme deux boeufs tirant la même charrue. Tu ne peux t'imaginer combien il m'était insupportable,- et combien il m'est insupportable, maintenant que j'y pense - de te voir dans cet hôpital, dans cette chambre 108, dans cette salle de réanimation.

Je n'ai pas accepté. Je ne veux pas accepter. Si je dois en définitive l'accepter : il me faudra du temps. Et il faudra que tu m'y aides. Je traîne depuis le début de cette affaire une seule question avec moi : pourquoi ? J'ai relu Job en début de semaine. Cela m'a paru bien poétique, mais bien théorique !

J'ai la conviction, que Dieu m'a frappé dans ta chair. Et que l'épreuve immense qui te tombe dessus, m'atteint dans la mesure où je suis devenu (un peu) toi.

Je ne me l'explique pas : je le constate dans mes comportements et mes pensées les plus quotidiens : quand je pense au travail, aux loisirs, à la semaine, aux week-ends, au passé, au présent, à l'avenir ! Tu es toujours là ! Je redoute un appel de toi. Je prie (?) pour que tu n'aies pas besoin de m'appeler. Mais chaque écho de téléphone me fait demander c'est pour

qui ? Tu vois bien : en te parlant, c'est de moi que je parle. Ce n'est pas de l'égoïsme, tu le sais bien .

Je sais que tu souffres douleurs, incommodités, angoisses, attentes et espérances. Je sais qu'il ne doit pas être toujours facile de recevoir toutes sortes de gens qui,- les pauvres ! - se croient d'un coup obligés de venir te voir. Mais je sais aussi que tu es entouré de tes amis, de tes proches, de ceux qui t'aiment, et à qui cette affaire révèle aussi,- brusquement avec clarté - leur amour pour toi !

J'ai encore dans les yeux et dans les oreilles ces larmes que j'ai vues et ces sanglots que j'ai entendus...

Jean-Marie, ce qui t'arrive m'a fait définitivement mûrir. Je ne pourrai plus voir la vie connue avant. Le soleil, la mer et le ciel, les arbres et l'herbe, les fleurs et les oiseaux, tout,- je le sens, je le sais - est en train de prendre une saveur nouvelle. Je suis en train de réaliser une conversion de tous mes sens, une espèce de sur-naturalisation de mes sensations.

Tu es en train de m'apprendre le détachement, la relativité, l'humilité : c'est-à-dire la foi.

(J'ai des sanglots qui montent, mes yeux se mouillent...)

Sur ma route vers l'essentiel, tu me fais accélérer, et sentir que pour Dieu 1 jour est comme 1000 jours et 1 an comme 1000 ans !

Je ne sais pas ce que Dieu veut de toi, de moi, de nous. Voici la preuve, - s'il en était besoin !- que nous sommes dans sa main, et qu'il fait bien ce qu'il veut . Notre Dieu est vraiment incompréhensible : c'est le moins qu'on puisse dire !

J'aimerais qu'à la lecture de cette lettre monte en toi l'espérance. Charles Péguy dit que c'est une petite fille toute nue qui tend les bras en avant.

Je suis sûr que ta bonté naturelle t'y incline déjà. Je voudrais que ces lignes soient comme l'écho de ta propre parole, celle que tu m'adresserais si j'étais à ta place.

Pourquoi to , pourquoi pas moi ?

Je souhaite relire cette lettre avec toi, quand Je reviendrai : alors nous pourrions mutuellement nous redire ces choses.

Tu portes en toi la grâce de l'Inattendu !

Je te bénis et je t'embrasse,

Vincent-Paul

A non retour en France fin septembre, Jean-Marie était un autre. La densité de ses silences et la rareté saisissante de ses paroles rendirent définitivement superflu que nous relisions ensemble ma lettre estivale. Nous passions ensemble de longues minutes heureuses, je peux le dire,- malgré cette chose en lui et entre nous - minutes de soleil et de douceur, tant était beau l'été indien que Nice sait réserver aux connaisseurs.

Ce fut aussi l'été des trois papes. Vraiment l'été des commencements. Il nous faudrait désormais penser à la polonaise. Eglise surprenante d'imprévu à la limite du sensationnel! Le soir du *couronnement*, devant l'écran, nous étions là. C'est Jean-Marie qui fit sauter et versa la Veuve Clicquot ! Nos toasts furent confus : que fallait-il souhaiter, et à qui ?

Dès le lendemain,- c'était un lundi - tout alla très vite ! L'hôpital appela : il y avait un foie disponible. Oui, c'est comme ça qu'on dit ! Jean-Marie devait rentrer, on allait tenter la greffe. Une chance sur mille. C'est la vérité statistique ! C'était ça ou bien la dégradation inéluctable et la souffrance impossible pour un sursis de quelques jours.

Le soir même, toute la communauté se retrouva à l'hôpital. L'opération devant commencer à minuit (!), *on devait préparer le patient !* L'infirmière vint avec une chaise roulante ! Nous ne pûmes nous retenir : un éclat de rire général retentit dans le grand couloir suffocant de formol ! L'infirmière nous fit les gros yeux ; Jean-Marie s'installa dans son engin, et tandis

que notre rire se tordait dans nos gorges en gros sanglots d'impuissance et de révolte, nous agitâmes la main en direction de la voiture qui disparut bientôt au tournant.

Ce fut sa dernière image vivante...

A 6h le mardi matin, le téléphone nous arracha des fauteuils où le sommeil avait fini par nous vaincre. Une nouvelle tellement balbutiée, bégayée et embrouillée, qu'elle atteignit son but.

Quand nous arrivâmes à l'hôpital, c'était fini depuis longtemps. Son corps reposait dans une chambre où veillaient déjà les rais du soleil qui filtrait irrésistiblement à travers les volets clos: une belle journée se préparait ! Son visage était tuméfié comme celui d'un boxeur après un combat acharné.

Tandis que j'étais tombé à genoux, au pied du lit, je ne pouvais m'empêcher de me répéter qu'enfin je me sentais soudain beaucoup plus proche de lui. Le sentiment d'étrangeté qui m'avait accablé à mon retour de Budapest, se dissipait, pour faire place à une espèce de complicité. Les larmes qui me coulaient, me faisaient du bien : je ne le plaignais plus, je n'avais plus de peine pour lui, je ne redoutais plus rien pour lui. J'allais enfin m'affronter à la réalité de son absence.

J'ai tenu à l'accompagner jusqu'au bout. Après la cérémonie, qu'une foule immense partagea, on transporta sa dépouille de nuit jusqu'à son village natal, Blaye, près de Bordeaux pour le déposer dans le caveau familial : je quittai le cimetière, le dernier...

De retour à Nice, je n'eus que le temps de classer les télégrammes et le courrier : la télévision bavaroise était déjà là avec Harald pour commencer le film prévu sur nos activités.

Le tournage démarra, tandis que je méditais sur la grâce de l'Inattendu !

Nice le 1er mai 1980